LES CHÉRUSQUES, TRAGÉDIE,

TIRÉE

DU THÉATRE ALLEMAND,

Par M. BAUVIN, de la Société Littéraire d'Arras ;

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 26 Septembre 1772.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXII.

67279

PERSONNAGES.

SE'GISMAR,	*Prince Chéruſque.*
ARMINIUS, FLAVIUS,	*fils de Ségiſmar.*
ADELINDE,	*Princeſſe Chéruſque.*
THUSNELDE, fille SIGISMOND, fils.	*d'Adelinde.*
GISELE,	*Compagne de Thuſnelde.*
VARUS,	*Général d'Auguſte,*
MARCUS,	*Officier de Varus.*
UN OFFICIER,	*Chéruſque.*
CATES, CHAUQUES, BRUCTERES,	*Alliés des Chéruſques.*
Troupe de Chéruſques,	
Troupe de Romains.	

La Scene eſt dans un bois ſacré des Chéruſques.

ARMINIUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

On voit ſur un des côtés du Théatre, qui repréſente une Forêt, deux grandes Statues d'un goût barbare, & autour de ces Statues des Armures antiques attachées à des troncs d'arbres ; dans l'enfoncement, à travers les feuillages, on entrevoit quelques cabanes.

SCENE PREMIERE.

MARCUS, FLAVIUS.

FLAVIUS, *en conſidérant Marcus qui ſe trouve ſur la Scene, quand on leve la toile.*

OUI, c'eſt lui, c'eſt Marcus, dont l'amitié fidelle
A fait pour moi dans Rome éclater tant de zele.
Son aſpect qui ſuſpend mes ennuis, mes ſoupirs,

Réveille dans mon cœur les plus doux ſouvenirs.
(Il s'approche de Marcus.)
O généreux Romain !

MARCUS.

Ah ! Prince.

FLAVIUS.

C'eſt moi-même.

MARCUS.

Quelle heureuſe rencontre !

FLAVIUS.

Ah ! ma joie eſt extrême.
Je ne m'attendois pas à te voir dans ces lieux,
Dont l'aſpect affligeant doit rebuter tes yeux.
Eh quoi ! de nos forêts Marcus vient fouler l'herbe !
Comment a-t-il quitté cette Ville ſuperbe,
La demeure du goût, l'aſyle des beaux Arts,
Qui du reſte du monde attire les regards?
Dans ce climat ſauvage & toujours plein d'alarmes,
D'un ſéjour policé je regrette les charmes.
Parmi nous, tu le vois, tout eſt barbare, affreux
Tu cherches vainement dans ces bois ténébreux
Quelque image de Rome ; ah ! rien ne la retrace.
Sans le ſecours de l'art, la nature eſt ſans grace.

MARCUS.

Ces lieux ſont aſſez beaux, ſi j'y trouve un ami.

FLAVIUS.

Peut-être en ce moment ſuis-je ton ennemi !

MARCUS.

Ennemi ! que dis-tu ?

FLAVIUS.

Tu ſais ſi je dois l'être;
Si je dois oublier les bienfaits de ton Maître,
Qu'il n'a verſés, dit-on, ſur mon frere & ſur moi,
Que pour mieux nous ſéduire & tenter notre foi.
Je ne balance point entre eux & ma patrie ;
J'aime ſa liberté, malgré ſa barbarie.
J'ai cru, dans les Romains que l'on nomme ſi grands,
Voir ſes Légiſlateurs & non pas ſes tyrans.

Et Rome cependant veut, dit-on, rendre eſclave
Le Chéruſque, il eſt vrai, groſſier, mais libre & brave.

MARCUS.

Non, Rome le connoît, l'eſtime & va l'aimer.

FLAVIUS.

Mais mon pere hait Rome & ne peut l'eſtimer.

MARCUS.

Eh! pourquoi? depuis quand?

FLAVIUS.

Depuis qu'elle eſt injuſte;
Et que reconnoiſſant un maître dans Auguſte,
Rome, pour effacer la honte de ſes fers,
Veut ſous le même joug enchaîner l'univers.
Cette eſclave oſe ici parler en Souveraine.
De mon pere, voilà ce qui cauſe la haine.
Il craint tout de Varus.

MARCUS.

De Varus, dont les ſoins
Du Peuple chaque jour préviennent les beſoins;
Et qui, pour épuiſer dans ces triſtes contrées
La ſource des malheurs où tu les vois livrées,
De nos arts, de nos loix, apporte les ſecours.
Que veut donc Ségiſmar? ſe plaindra-t-il toujours?

FLAVIUS.

Ces arts, ces loix, dit-il, menent à l'eſclavage.
Il veut que ce climat reſte libre & ſauvage.

MARCUS.

Il veut! ignore-t-il que d'autres Citoyens,
Touchés du vrai bonheur qu'aſſurent ces liens,
Veulent fixer chez eux de ſi grands avantages,
Et ſont prêts d'abjurer leurs barbares uſages?

FLAVIUS.

Je les abjurerois peut-être le premier,
Sans l'aſpect d'un Préteur qui devient trop altier.
Tandis que ſon orgueil inſultant ces provinces,
Cite à ſon Tribunal les peuples & les Princes:
Me ſiéroit-il, Marcus, d'adopter aujourd'hui
Ces loix qu'on doit aimer pour elles, non pour lui

Au mépris du traité que nous avons pour gage ;
Que fait-il dans ce camp qui cauſe tant d'ombrage ;
Qu'il jura de quitter, quand de vos Alliés,
Les troubles avec nous ſeroient pacifiés.
De nos diviſions les fureurs ſont paſſées,
Il a vu dans nos champs nos troupes diſperſées ;
Tous nos chefs avec joie ont rempli leurs ſerments :
Et Varus, infidele à ſes engagements,
Campe dans nos marais, & pour comble d'outrages,
Il oſe, dans ſon camp, retenir nos otages.

MARCUS.

Aprends qu'il les renvoie, & qu'ils ſont ſatisfaits.
D'Auguſte Sigiſmond accepte les bienfaits ;
Et Thuſnelde ſa ſœur .....

FLAVIUS.

Thuſnelde ! revient-elle ?

MARCUS.

Dans tes regards troublés quelle flamme étincelle ?
Tes yeux ſont pleins du feu que reſpire un amant.
Tu l'aimes.

FLAVIUS.

Dans mes yeux, quoi ! tu lis mon tourment ?
Ah ! puiſqu'ils ont trahi le ſecret de mon ame,
Ma bouche vainement démentira ma flamme.
Oui, j'aime ; je nourris un amour malheureux,
Qui trompe l'amitié d'un frere généreux.
Cette même Thuſnelde, à mon frere promiſe,
Eſt l'objet de ce feu qu'il faut que je déguiſe.
Quel douloureux moment ! Ah ! Marcus, dans ces lieux,
Avec l'aveu d'un pere, en préſence des Dieux,
Tous deux ſe ſont juré d'éternelles tendreſſes.
Les cruels m'ont rendu témoin de leurs promeſſes !
Ils laiſſent éclater leur joie & leur amour ;
& mes ſombres chagrins n'oſent paroître au jour !
Je chéris les Romains que mon pere déteſte ;
Et mon frere dans moi trouve un rival funeſte.
Thuſnelde, Arminius, vos jours trop fortunés,
A troubler tous les miens ſeroient-ils deſtinés ?

Que diroit Ségiſmar, ſi ſon cœur magnanime ;
Dans le cœur de ſon fils, voyoit ce nouveau crime ?
S'il pouvoit ſoupçonner que ce fils enflammé.....

MARCUS.

Il te condamnera, s'il n'a jamais aimé ;
Mais peut-il de l'amour ignorer la puiſſance ?
A Rome, cher Marcus, je ſais comme l'on penſe.
Cet amour eſt pour vous un Maître tout-puiſſant ;
Pour nous c'eſt un eſclave aveugle, obéiſſant.
Il commande à vos Dieux : barbares que nous ſommes,
On ne veut pas ici qu'il commande à des hommes.
Et le cœur des Germains à la haine lié,
A la vengeance ouvert, ſe ferme à l'amitié.
Varus, dont la priere aujourd'hui les raſſemble,
Croit les gagner ſans peine ; il ſe trompe. Qu'il tremble.
Sa main prépare un joug qu'ils jurent de briſer ;
C'eſt l'unique intérêt qui les peut maîtriſer.
Et moi, je reſte foible, en vain je les contemple ;
J'admire, & je ne peux imiter leur exemple ;
J'éprouve tous les maux que l'amour fait ſouffrir.
Je le crains, je l'abhore, & me laiſſe attendrir !

MARCUS.

Écoute, Flavius, & que ton trouble ceſſe.
Mes ſoins pourront te faire obtenir la Princeſſe.

FLAVIUS.

Quoi ! tout dans mon amour conſpire à m'égarer !

MARCUS.

Sans crime maintenant tu le peux déclarer.
Au rang de tes rivaux ne compte plus ton frere ;
Il aſpire à la fille en mépriſant la mere.
Et la mere indignée a rompu cet hymen
Qu'elle avoit réſolu ſans un mûr examen.
Ce fut pour éluder l'effet de ſa promeſſe,
Qu'Adelinde en otage envoya la Princeſſe.
Thuſnelde, Arminius, ont perdu tout eſpoir.
Ta paſſion n'eſt plus contraire à ton devoir ;
Et tu peux t'y livrer.

FLAVIUS.

Moi ! ſur quelle aſſurance....

MARCUS.

Je ne t'éblouis pas d'une vaine eſpérance.
Je donnois Adelinde, & c'eſt trop te celer
Que je l'atends ici, que je vais lui parler.
Je crois avoir aſſez d'empire ſur ſon ame,
Pour la déterminer en faveur de ta flamme.
Va, laiſſe à l'amitié le ſoin de ton amour:
Je t'inſtruirai de tout avant la fin du jour.

SCENE II.

MARCUS *ſeul.*

DES projets que Varus depuis long-temps médite,
Tout m'annonce aujourd'hui l'heureuſe réuſſite.
Vainement Ségiſmar qui les a preſſentis,
Croit par Arminius les voir anéantis;
Le zele d'un vieillard, l'audace d'un jeune homme,
Loin de ſuſpendre ici le triomphe de Rome,
Vont le hâter ſans doute; & mes diſcours, mes ſoins,
Les forces d'un Préteur, la ſerviront bien moins
Que les rivalités, les amours & les haines,
Qui ſignalent par-tout les foibleſſes humaines.
Mais Adelinde vient; allons la prévenir
Que le Préteur ici ne peut l'entretenir.

SCENE

SCENE III.

ADELINDE, MARCUS.

MARCUS.

PRINCESSE, mon aſpect ſemble vous interdire.
Vous atendiez Varus ; mais il craint de vous nuire.
Votre ſeul intérêt l'écarte de ces lieux.
Souffrez que par ma bouche il s'explique à vos yeux.
Varus ſur vos avis conçoit les avantages
Qui doivent réſulter du renvoi des otages.
Mais vous l'aviez flatté que de vos chefs aigris
Sa douceur aiſément appaiſeroit les cris.
Toutefois vous voyez l'effet de ſa priere.

ADELINDE.

Je ne m'attendois pas à leur réponſe altiere
Qui rejette vos Loix pour conſerver leur mœurs.
Rien ne peut adoucir leurs farouches humeurs.
Du fier Arminius le pere eſt inflexible ;
Sa haine corrompt tout & reſte incorruptible.
Elle veille ſans ceſſe, & dans tous les eſprits
Croit porter ſes ſoupçons, ſes fureurs, ſes mépris.
Que le Préteur redoute un cœur qui le déteſte,
Qui voudroit allumer une guerre funeſte.
Avec Varus, dit-il, il faut rompre aujourd'hui.
La guerre n'auroit pas tant de charmes pour lui,
S'il ne ſe flattoit point d'en voir jaillir la gloire
Sur un fils plein d'audace & né pour la victoire ;
Enfin d'un Général ſi l'on faiſoit le choix,
Il ſent qu'Arminius auroit toutes les voix.

MARCUS.

Arminius ! Eh bien, qu'importe qu'on le nomme ?
Oublioit-il le nom de Citoyen de Rome ?
Je l'en ai vu jaloux.

ADELINDE.

Il ſeroit bien plus vain
De s'entendre nommer Chef du parti Germain.

MARCUS.

Quand Rome offre la paix dans ce coin de la terre,
Vos chefs oſeroient-ils lui préſenter la guerre?
Voudront-ils ſe plonger en des malheurs certains?

ADELINDE.

Vous ne connoiſſez-pas ces cœurs durs & hautains;
Vous êtes dans un camp que leur orgueil outrage;
Ils mépriſent Varus, doutent de ſon courage.
Quel emploi, diſent-ils, *pour ce grand Général!*
Il érige ſa tente en un vil Tribunal;
Sous le joug de ſes Loix, il penſe nous abatre;
Il oſe nous juger & craint de nous combattre.

MARCUS.

Tandis que ſon grand cœur s'occupe à les polir,
Leurs barbares mépris peuvent-ils l'avilir?
Sa bonté juſqu'ici, pour les Germains active,
A contraint ſa bravoure à demeurer oiſive.
Mais, ſi c'eſt un malheur de les civiliſer,
Si ce ſont des bienfaits qui le font mépriſer,
Par d'autres actions il ſe fera connoître;
Eux-mêmes forceront ſon courage à paroître.

ADELINDE.

Non, non, il ne faut pas qu'aigri par leurs diſcours,
Varus de ces bienfaits interrompe le cours.
De vos arts précieux qu'il préſente les charmes;
Ils ſeront plus puiſſants que la force des armes.
Vos bienfaiſantes Loix, plus que vos légions,
Sont faites pour dompter nos fieres nations,
Qui toujours en danger ſont trop accoutumées
Aux ménaces des camps pour en être alarmées.
Que Varus avec art ſape leur liberté;
Que ſon cœur, s'il eſt fier, ſache que la fierté,
Commune parmi nous, n'a rien qui nous impoſe.
La douceur eſt plus rare & pourra quelque choſe.
Qu'il en donne l'exemple, & que l'urbanité

Triomphe par ſes ſoins de la ruſticité.
Oui, Varus en ſuivant toujours la même trace,
Bientôt Maître en ces lieux, en changera la face.
Dites-lui que j'ai ſu déjà perſuader,
A des Germains puiſſants, jaloux de commander,
Et dont le zele feint plaît à la multitude,
Que s'ils ſont menacés de quelque ſervitude,
Ce ne ſont pas les ſoins d'un Préteur généreux,
Mais l'orgueil de leur chef qui devient dangereux.
Tout paroît convaincu que ces chefs ſont à craindre;
La multitude émue enfin va les contraindre
A paroître aujourd'hui dans le camp du Préteur.
Leur dépit parlera ſans doute avec hauteur.
Que Varus les arrête; il eſt tems qu'il enchaîne
Ces mortels ennemis de la grandeur Romaine.
Qu'ils diſparoiſſent tous, & bientôt dans nos bois
Fleuriront ſous mon fils & vos arts & vos loix.

MARCUS.

Rome adopte ce fils, qu'un peu trop tard, peut-être;
Auguſte a décoré du nom de ſon grand Prêtre;
Mais Sigiſmond promet quau rang des immortels,
Auguſte paroîtra bientôt ſur vos Autels.

ADELINDE.

Il promet! que je crains, hélas! que ſa foibleſſe
Ne lui faſſe bientôt rétracter ſa promeſſe!
Contre la dignité dont il eſt revêtu,
Vous ignorez combien mon fils a combattu.
Ce qu'il a commencé, je doute qu'il l'acheve.
Il eſt humilié de l'emploi qui l'éleve.
Que je ſuis malheureuſe! & ma fille & mon fils,
Tous deux ſemblent s'entendre avec mes ennemis.
Je ne veux que leur gloire, & leurs dédains éclatent
Pour toutes les grandeurs dont mes amis les flattent.

MARCUS.

Leur tendreſſe pour vous vous répond de leur foi.

ADELINDE.

Ils ont des préjugés qui cauſent mon effroi.

MARCUS.

Vous avez un pouvoir qu'ils reſpectent, qu'ils craignent.
Il faut bien ſous vos loix, que leurs cœurs ſe contraignent.
Mais, ſi contre un projet dont vous êtes l'appui,
Vos enfants révoltés s'élevoient aujourd'hui,
J'oſe vous annoncer, vous propoſer un gendre,
Pour ſeconder vos vœux, prêt à tout entreprendre.

ADELINDE.

Quel eſt-il ?

MARCUS.

A ſon nom, je vais ſans doute en vous,
Malgré moi, réveiller un trop juſte courroux.
Mais d'un frere il n'a point la rudeſſe inflexible.
Flavius....

ADELINDE.

Flavius ! ah ! ſeroit-il poſſible :
Il aimeroit Thuſnelde !

MARCUS.

Il l'adore.

ADELINDE.

Eh ! pourquoi
Tremble-t-il de paroître aujourd'hui devant moi ?

MARCUS.

Plein d'une paſſion qu'il condamne & qu'il aime,
Il voudroit à ſes yeux ſe dérober lui-même.

ADELINDE.

Ma fille verra donc enchaînés à ſon char,
Ces deux fils ſi puiſſants, l'eſpoir de Ségiſmar,
Et l'amour des enfants, qui flatte ma colere,
Va me venger enfin de la haine du pere !
Mais que fais-je ? je laiſſe éclater ſur mon front
Un ſentiment, peut-être, & trop vif & trop prompt
Peut-être, quand j'eſpere aſſurer ma vengeance,
Ma fille dans ſon cœur détruit mon eſpérance.

MARCUS.

D'un cœur tel que le ſien c'eſt trop vous alarmer.
Il ne vois que vos chefs à craindre, à réprimer.
Dans le camp de Varus, où j'irai les attendre,

Pouvez-vous aujourd'hui les contraindre à ſe rendre ?

ADELINDE.

Tout, vous-dis-je, contre eux, commence à murmurer
Il s'éleve un parti dont j'ai ſu m'aſſurer :
Ils iront chez Varus ; du peuple qui balance,
Il nous faut enchaîner aujoud'hui l'inconſtance.
Nous ſerons en état, s'il venoit à changer,
De voir ſon repentir ſans le moindre danger.

MARCUS.

Eh ! bien, c'eſt aſſez. Rome & vous, outragées,
De vos fiers ennemis ſerez bientôt vengées.
Qu'ils viennent ; hatez-les. Je vais tout apprêter,
Non pour le recevoir, mais pour les arrêter.
Le Préteur cependant ne paroît pas tranquille,
Mélo vient de ſortir, dit-on, de ſon azyle,
Et ce bruit répandu ſemble trop confirmé.

ADELINDE.

Oui, ce Sicambre altier, tant de fois déſarmé,
Contre toute eſpérance a retrouvé des armes,
Et ſonge à vous donner de nouvelles alarmes.
Mélo dans ces cantons a des agents ſecrets ;
A s'unir avec lui pluſieurs chefs ſemblent prêts.
C'eſt à vous d'empêcher cette union fatale,
Et de faire trembler toute cette cabale,
Qui des bienfaits de Rome intercepte le fruit,
Et qui peut... Mais qu'entens-je ? Et qu'annonce ce bruit ?

MARCUS.

Vos otages, qu'enfin une eſcorte Romaine,
Par ordre de Varus, dans leurs foyers ramene ;
Je dois ici les joindre.

ADELINDE.

Il faut nous ſéparer,
Sous ce feuillage épais je vais me retirer ;
J'obſerverai mon fils, dont la reconnoiſſance
A juſques aujourd'hui fléchi ſous ma puiſſance.
Je doute de ſon cœur ; ſon abord en ces lieux
M'inſtruira de quel œil il regarde ſes Dieux.
Je verrai s'il redoute ou brave leur colere,
Et ſi ſon front rougit d'une Mitre étrangere.

SCENE IV.

THUSNELDE, GISELLE, SIGISMOND *en Pontife Romain, & les autres Otages eſcortés par une Troupe de Romains.* MARCUS, ADELINDE *qui ſe tient écartée.*

THUSNELDE *à l'eſcorte.*

N'Allez pas plus avant ; je rend grace à vos ſoins ;
Laiſſez-nous maintenant reſpirer ſans témoins.
De nos Divinités reſpectez la préſence.
(Marcus fait ſigne à l'eſcorte de ſe retirer.)
(Aux Otages.)
Et vous qui gémiſſez d'une ſi longue abſence,
Malheureux compagnons de ma captivité,
Vous brûlez de jouir de votre liberté :
Allez, & que nos Dieux enfin plus favorables
Détournent loin de vous des maux ſi déplorables.
(A Giſelle.)
O ma chere compagne, ô vous qui partagiez
Nos ſecretes douleurs, & qui les conſoliez,
Vous avez un époux, des fils dont la tendreſſe
Va faire à vos ennuis ſuccéder l'alégreſſe,
Il eſt temps de vous rendre à leurs empreſſements,
Allez tout oublier dans leurs embraſſements.
Laiſſez-moi, permettez que j'entretienne un frere.
(Marcus ſort avec les Otages.)

SCENE V.

THUSNELDE, SIGISMOND, ADELINDE *qui s'avance vers ſes enfants, ſans en être apperçue.*

SIGISMOND.

VEUX-TU renouveller ma douleur trop amere?

THUSNELDE.

Rentre dans ton devoir; oſe implorer nos Dieux.

SIGISMOND.

Ah! ma ſœur, eſt-ce à moi de m'offrir à leurs yeux?
Ils écoutent les vœux d'une ame libre & brave;
Et ton frere n'eſt plus qu'un lâche, qu'un eſclave?

THUSNELDE.

Des plus nobles vertus ton cœur s'eſt dépouillé;
Et d'un vil ornement ton front reſte ſouillé.

SIGISMOND.

Ne crois pas que mon cœur adore la puiſſance
Du tyran que l'on veut qu'ici ma main encenſe.
Le pouvoir d'une mere eſt plus ſacré pour moi;
C'eſt-elle que je crains... Ah! grand Dieux, je la voi.

ADELINDE.

Ainſi dans mes enfants la tendreſſe eſt éteinte;
Et mes ſoins, mes bontés, n'inſpirent que la crainte?

SIGISMOND.

Ah! ne le croyez pas.

THUSNELDE.

Liſez mieux dans nos cœurs.
Votre aſpect nous ravit & ſeche enfin nos pleurs.
Mais le Ciel aujourd'hui, pour nous ſi favorable,
Au cris des Citoyens ſemble être inexorable:
A! pourquoi, quand il daigne exaucer nos deſirs,
D'un peuple tout entier rejeter les ſoupirs?

ADELINDE.

Que ton reſſentiment ceſſe enfin de les plaindre.
S'il veulent être heureux, ils n'ont plus rieu à craindre.

THUSNELDE.

Non, non, tous leurs dangers ne ſont pas diſparus,
Puiſque ma délivrance eſt un don de Varus.
C'eſt ſon mépris pour nous, qui rompt nos triſtes chaînes.
Il penſe qu'il n'eſt plus d'ames vraiment Germaines.
S'ils ſoupçonnoit nos cœurs d'être encor Citoyens,
Varus eût reſſerré, non briſé nos liens.
Des Princes corrompus les viles déférences,
De leur ambition les lâches eſpérances,
Les grands noms confondus avec les plus obſcurs,
Sont pour Rome aujourd'hui des otages plus ſûrs.
Mais j'atends que ſon joug, que ſon orgueil impie,
Réveillent dans les cœurs la vengeance aſſoupie;
J'atens qu'Arminius.....

ADELINDE.

O nom trop odieux!

THUSNELDE.

Eh quoi, ce nom ſi grand & ſi ſaint à mes yeux!

ADELINDE.

Nous n'avons plus beſoin du féroce courage
D'un Héros orgueilleux qui t'adore & m'outrage.
Il eſt des Citoyens plus doux, plus valeureux,
Qui veillent ſur ce Peuple & vont le rendre heureux;
Et ſon intérêt veut qu'aujourd'hui ta grande ame,
Maîtreſſe d'elle même, écoute une autre flamme.
(*A Sigiſmond.*)
Et toi, tu ſais mes veux, tu connois ton devoir;
Songe à ton miniſtere, & remplis mon eſpoir.
Le Peuple prévenu dreſſe un autel champêtre...

SIGISMOND.

Auguſte eſt donc un Dieu! Sigiſmond eſt ſon Prêtre!
Croirai-je qu'un Romain, dont le perfide accueil,
Et les proſcriptions ont couronné l'orgueil,
Et qui veut uſurper le reſte de la terre,
Peut envahir le Ciel & lancé le tonnerre?
Ah! ma ſœur, tu frémis! THUSNELDE.

THUSNELDE.

Eſt-ce à toi, trop inſtruit,
D'annoncer aux Germains un Dieu qui les détruit,
Qui perd tout, pour jouir d'une gloire frivole;
Et pour voir inſulter au pied du Capitole,
A la ſuite d'un char, tous nos héros traînés,
Et de la liberté les Dieux même enchaînés.
Tant- de maux marquent-ils la puiſſance céleſte?

SIGISMOND.

Non, c'eſt par des bienfaits qu'elle ſe manifeſte.

ADELINDE.

Eh! quels ſont les bienfaits que répand en ces lieux
La grandeur, la puiſſance imputée à nos Dieux?
Quel bonheur, quelle gloire obtiennent nos prieres,
De ces Divinités agreſtes, meurtrieres,
Dont les adorateurs, d'arts & de loix privés,
Languiſſent dans les champs à peine cultivés?
Rome nous apprend l'art de les rendre fertiles,
D'accoutumer le Peuple à des travaux utiles,
A d'équitables loix, à des Arts bienfaiſants,
Dont la douce influence & les reſſorts puiſſants
Peuvent ſeul attirer le bonheur ſur nos terres,
Théatre Malheureux des plus ſanglantes guerres.
Sachons les déteſter; d'un inflexible orgueil
Reconnoiſſons, fuyons le déplorable écueil.
Ah! préférons la paix & ſon doux eſclavage
A cette liberté belliqueuſe & ſauvage,
Qui cauſe tant de maux & fait ſi peu de biens.
(*A Sigiſmond.*)
Suis-moi; j'ai des amis; il ſeront tes ſoutiens.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE

SEGISMAR, FLAVIUS.

FLAVIUS.

VOus ne m'écoutez point. Ah! mon pere, eſt-ce en vain
Que Varus nous atend ?

SEGISMAR.

Mon fils, es-tu Germain ?

FLAVIUS.

Voulez-vous par ce doute accroître ici mes peines ?
N'eſt-ce pas votre ſang qui coule dans mes veines ?

SEGISMAR.

Réponds ; que dit on cœur ?

FLAVIUS.

Que j'aime mon pays ;
Sans ceſſer d'aimer Rome.

SEGISMAR.

Eh bien ! tu le trahis.

FLAVIUS.

Moi ! trahir ma Patrie ! ah ! connoiſſez mon zele.

SEGISMAR.

Qui partage ſon cœur eſt bientôt infidele.
De ton Peuple ou de Rome il faut être ennemi.
Choiſis ; ne ſois pour l'un ni pour l'autre à demi.
De la guerre aujourd'hui l'étendard ſe déploie

FLAVIUS.

A la paix cependant il nous reſte une voie.
Voyez Varus.

SEGISMAR.

J'ai vu la gloire de Céſar,
Ce Romain qui traîna tant de Rois à ſon char,
Qui vit trembler ſous lui la terre & Rome même,
Dont le front méritoit peut-être un diadême.
Ah! c'étoit un héros qui confond tous les tiens;
Ils ne ſont animés que par la ſoif des biens:
Mais tout grand qu'il étoit, quelque terreur profonde
Que ſon nom répandît ſur le reſte du monde,
Aſſez fort pour nous vaincre & pour nous commander,
Céſar l'étoit trop peu pour nous intimider;
Et nous verrions Varus! —Dans un tems non moins triſte,
Sais-tu ce qu'à Céſar fit dire Arioviſte?
J'irois trouver Céſar, ſi j'en avois beſoin;
Si Céſar veut me voir, qu'il ait le même ſoin.
Varus peut s'appliquer cette réponſe ſage.

FLAVIUS.

Quoi! vous lui refuſez un ſi léger hommage?

SEGISMAR.

Un hommage léger ſouvent peſe à l'honneur.

FLAVIUS.

Il ne veut qu'affermir notre propre bonheur.

SEGISMAR.

Qu'importe ſon deſſein dans notre indépendance?
Varus n'eſt rien pour nous; qu'il garde ſa prudence.
Je ſuis libre; eſt-ce à Rome à juger de mes droits?

FLAVIUS.

Ceſſerez-vous de l'être, en adoptant ſes loix?

SEGISMAR.

Ses loix à nos vertus nous rendroient infideles;
Dans ſes murs corrompus quel bien produiſent-elles?

FLAVIUS.

J'ai vu Rome; & le mal n'a pas frapé mes yeux.

SEGISMAR.

Moi, je ne l'ai pas vue, & je la connois mieux.
Ceſſe de l'admirer; les grandeurs qui lui reſtent
Sont autant de fléaux que les Peuples déteſtent.

FLAVIUS.

Vous voyez devant vous un fils qui vous chérit ;
Vous connoiſſez ſon cœur ; inſtruiſez ſon eſprit.
Dois-je abhorrer les arts, quand on les calomnie ?
Ils ſont les aliments & les fruits du génie.
Ce qu'il fait de plus noble, eſt-il vil à vos yeux ?
Tout languit ſans les arts, tout revit avec eux.
Ils portent l'abondance au ſein de la diſette,
Et la tranquillité dans notre ame inquiete;
Vous redoutez des arts qui, conſolant nos cœurs,
Enrichiroient le Peuple, adouciroient nos mœurs.

SEGISMAR.

Rome a chéri long-tems ces mœurs que tu condamnes.
Ses ſuperbes Palais n'étoient que des cabanes.
Nous ſommes maintenant ce qu'elle étoit alors ;
Nous avons ſes vertus ; redoutons ſes tréſors.
Prends-y garde, en tout tems on a vu l'opulence
A ſa ſuite traîner les arts & la licence,
Corrompre tous les cœurs au plaiſir inclinés ;
Les rendre injuſtes, vains, lâches, efféminés.
Et le Peuple opulent, tombé dans l'eſclavage,
Cherche & ne peut trouver ſon antique courage.
Telle eſt Rome ; en perdant ta noble pauvreté,
Comme elle tu perdrois bientôt ta liberté.

FLAVIUS.

Quoi, mon pere inſenſible aux faveurs les plus rares,
Veut donc que les Germains reſtent toujours barbares!

SEGISMAR.

Ce nom n'eſt pas honteux ; va, n'en ſois point bleſſé :
Qui ſait combattre & vaincre, eſt aſſez policé.

FLAVIUS.

Rome n'eſt-elle pas l'école de la terre ?
Qui peut mieux enſeigner le grand art de la guerre ?

SEGISMAR.

Tu vantes ſes leçons ; mais quel en eſt le fruit ?
Elle corrompt les cœurs que ſon ſavoir inſtruit ;
Elle énerve le bras qui doit en faire uſage ;
Eh ! que ſert la ſcience où manque le courage ?

FLAVIUS.

Que nous ſert le courage admiré dans nos bois,
Où toutes vos vertus, votre nom, vos exploits,
Reſtent enſevelis ? . . .

SEGISMAR.

C'eſt aſſez, ſi mon zele,
Si mon nom eſt connu de ce Peuple fidele.
Mon devoir & le tien, c'eſt d'écarter ſes fers.

FLAVIUS.

Il eſt doux de ſe faire un nom dans l'univers.

SEGISMAR.

Et s'il ne voit en toi qu'un lâche, un traître infame !

FLAVIUS.

Ah ! mon pere, appaiſez ce grand cœur qui s'enflamme.
Je connois mon devoir ; que ce cœur irrité
Eprouve mon courage & ma fidélité.
Ordonnez, je ſuis prêt.

SEGISMAR.

Penſe à quoi tu t'obliges.
Ton frere me conſole, & c'eſt toi qui m'affliges.
Si l'eſpoir d'un grand nom ſuffit pour t'échauffer,
Songe à combatre Rome & ſache en triompher,
C'eſt par là que le tien ſortira des ténebres,
Et deviendra fameux entre les noms célebres.
Ta gloire s'étendra plus loin que tu ne veux,
Et ſera chere encore à nos derniers neveux.
Ne crois pas que ton cœur par une vaine étude
Puiſſe unir l'héroïſme avec la ſervitude ;
Imite la vertu de tes nobles aïeux ;
Défends ta liberté, ton pays & tes Dieux.
Sur-tout ne ſouffre plus qu'un vil Romain t'aborde.
Rome parle de paix, & ſeme la diſcorde.
Prévenons ſes deſſeins ; armons-nous, il eſt tems. . . .

SCENE II.

ARMINIUS, SÉGISMAR, FLAVIUS.

SÉGISMAR.

APPROCHE, Arminius, viens, c'eſt toi que j'attends:
Ecoute; c'eſt ici, c'eſt dans la ſombre enceinte
De cet antique bois, de cette forêt ſainte,
Que ton pere a voulu te voir & te parler.
Voici le jour, mon fils, qu'il faut te ſignaler.
Si ton courage eſt grand, ſi les Dieux t'ont fait naître
Pour ſauver ton pays qui ne veut pas de maître,
Regarde ces héros; il ſuffit de les voir,
Pour apprendre quel eſt aujourd'hui ton devoir;
Vois, ſur ces troncs ſacrés, ces armes ſuſpendues;
De Thuiſton, de Mannus, viens toucher les ſtatues.

Ségiſmar s'approche des ſtatues; Armimius le ſuit & les touche, ou les embraſſe avec tranſport.

Tous deux nous ont tranſmis avec la liberté
L'horreur pour la moleſſe & pour la fauſſeté.
Ce ſont eux dont la force & non pas l'induſtrie
Sut créer, ſoutenir, illuſtrer ta patrie:
Suis le chemin tracé par ces héros fameux;
Sois libre, juſte, vrai, magnanime comme eux;
Vois quel prix glorieux couronne leur audace.
Leur nom vit; & le temps à dévoré leur race.
Leur gloire, dont nos jours ſont encor les témoins,
Tu ne peux l'acquérir que par les mêmes ſoins.
Rome en vain par la force a voulu nous réduire;
Aujourd'hui par ſes loix elle veut nous ſéduire;
Mais bientôt ſous leur joug nous ſerions abattus.
Les Romains ont des Loix, n'ayons que des vertus.
Dans ce moment, mon fils, il faut que tu ſoutiennes

L'eſpoir que ton pays a fondé ſur les tiennes.
En toi la Germanie a cru voir un héros.
Elle ſemble oublier ſes plus grands généraux ;
Et deſirant un chef pour oppoſer à Rome,
C'eſt toi qu'elle diſtingue, & c'eſt toi qu'elle nomme.
De prudence & de force il eſt tems de t'armer ;
Les Romains vainement ont cru nous alarmer ;
La nation Chéruſque eſt encor vertueuſe.
Rome n'eſt plus, mon fils, qu'injuſte & faſtueuſe ;
Elle eſt peu redoutable à des cœurs ſans deſirs,
Qui dédaignent ſes biens, ſes grandeurs, ſes plaiſirs.
Va, nous valons mieux qu'elle ; & tant qu'en ces Provinces
L'ame franche du Peuple animera les Princes,
Tant que nous aimerons notre ſimplicité,
Nous verrons parmi nous vivre la liberté.
Tes peres t'ont laiſſé ce tréſor en partage,
Fais paſſer à tes fils ce ſublime héritage.
Libres par nos aïeux nous les béniſſons tous ;
Nos fils nous maudiroient eſclaves après nous.
(*En montrant les ſtatues*)
Nous pouvons, mes enfants, égaler ces grands hommes:
Ils étoient Citoyens, & comme eux nous le ſommes.
On leur a fait la guerre ; ils ont été vainqueurs ;
Choiſiſſons les exploits que choiſiroient leurs cœurs.

ARMINIUS.

Eſt-ce leur voix ici qui frappe mon oreille ?
Mon pere, c'en eſt fait, Arminius s'éveille.
Un nouveau jour m'éclaire, & fait évanouir
L'erreur dont ma jeuneſſe aimoit à s'éblouir.
Si j'ai quelque courage, en moi c'étoit un crime
De l'armer en faveur de Rome qui m'opprime.
C'eſt contre elle aujourd'hui qu'il faut tourner ces mains ;
Et je vais les plonger dans le ſang des Romains,
Dont l'inſolent orgueil ſi digne de nos haines,
Sur le monde effrayé veut étendre ſes chaînes.
Briſons-les, & du monde aſſurons le repos.
N'eſt-ce pas là le choix que feroient ces héros,
S'ils reſpiroient encor, ſi dans la germanie
Ils voyoient triompher Rome & ſa tyrannie ....

SEGISMAR.

Crois-tu que leur courage eût laiſſé des tyrans
Vivre au milieu de nous, juger nos différents,
Et, de nos Citoyens ſe croyant déjà maîtres,
Perdre les vertueux, récompenſer les traîtres ?
Venez nous ſecourir, héros, éveillez vous ;
Sortez de vos tombeaux ; vivez & ſauvez-nous.

ARMINIUS.

Ah ! mon pere, arrêtez, laiſſons en paix ces Manes,
Et ne les troublons pas par nos clameurs profanes.
Nous vivons ; devons-nous, pour défendre nos jours,
Dans le ſein de la mort mendier des ſecours ?
Nous vivons, il ſuffit.

SEGISMAR.

Dans ce péril extrême
Tu m'éleves, mon fils, au deſſus de moi-même.
C'eſt en toi que j'eſpere ; embraſſe-moi, mon fils:
J'ai formé ton courage & j'en reçois le prix.
Je diſois, en voyant l'ennemi qui nous brave :
Jeune, j'ai vécu libre ; & vieux, mourrai-je eſclave ?
Non, grace à ton grand cœur, j'attends un ſort plus beau.
Ton pere deſcendra libre dans le tombeau.
(*en montrant Flavius.*)
Dans le camp de Varus, il veut que je me rende.

ARMINIUS.

Quoi ! mon pere, iriez-vous ? ....

SEGISMAR.

Qui, moi ! que je deſcende
A cette lâcheté ? Pour l'orgueil d'un Préteur
Cet hommage, mon fils, deviendroit trop flatteur,
Et peut-être pour nous il ne ſeroit qu'un piége.
Me tiendrai-je debout, tandis que ſur un ſiege
Il parleroit en maître, & me feroit rougir ?
Je ne veux pas plier, c'eſt à lui de fléchir,
A lui, qui maintenant nous montre de l'audace,
Qui change tout-à-coup ſa priere en menace.
Le Peuple comme nous ſent ce nouvel affront,
Et j'ai vu le courroux écrit ſur chaque front.

As-tu

As-tu vu le Bructere, & le Chauque & le Cate,
Témoins de cette injure où tant d'orgueil éclate,
Jurer de nous défendre en ce preſſant danger?
Les Hommes & les Dieux ſon prêts à nous venger.
Tout contre les Romains paroît d'intelligence.
Ce jour à vu l'inſulte ; il verra la vengeance.

ARMINIUS.

Oui, par vous aujourd'hui mon courage animé
Veut être le vengeur de ce Peuple opprimé ;
Sur mon frere & ſur moi ſa haine ſe repoſe ;
Qu'il compte ſur la nôtre ; il va voir ce qu'elle oſe.
Nous remplirons vos vœux ; vous verrez vos enfants
Marcher contre Varus, revenir triomphants.
Le Ciel veut un combat ſanglant, cruel, mais juſte.
Et Rome de nos coups verra pâlir Auguſte.

SEGISMAR.

Trop d'animoſité peut égarer tes coups ;
Le vrai courage éteint ou guide le courroux.
Une valeur féroce à ſoi-même eſt contraire ;
Souffre qu'en ce moment ma prudence t'éclaire ;
Qu'elle guide ta force : & ta force en ce jour,
Mon fils, animera ma prudence à ſon tour.
Cependant le temps preſſe ; il faut que tu médites
Sur l'ordre d'un combat, dont tu connois les ſuites.
Moi, je vais retrouver le Peuple qui m'attend,
Je lui découvrirai les pieges qu'on lui tend.
On veut l'intimider, on cherche à le ſéduire ;
Sur ſes grands intérêts, c'eſt à moi de l'inſtruire ;
Et c'eſt à toi, mon fils, de veiller aujourd'hui
Sur un frere, en qui Rome ici trouve un appui.

SCENE III.

ARMINIUS, FLAVIUS.

FLAVIUS *à part.*

DE honte, de douleur accablé par un pere,
Dois-je encore eſſuyer les reproches d'un frere?

ARMINIUS.

Je t'entends ſoupirer; — tu contemples les Cieux.
D'où vient que mes regards te font baiſſer les yeux?
Quel ennui te dévore? ah! parle, ſois ſincere;
Aprends-moi tes chagrins; es-tu jaloux d'un frere?
Le Peuple te chérit; tu commandes ſous moi;
Les premiers Citoyens veulent ſervir ſous toi.
N'es-tu pas ſatisfait de cet honneur inſigne?
D'un poſte plus brillant ton cœur ſe croit-il digne?
Si ton rang à tes yeux eſt trop peu diſtingué,
Je te cede le mien que je n'ai pas brigué.

FLAVIUS.

Eſt-ce à moi d'envier la place qui t'eſt due?
Montre moins de grandeur à mon ame abattue.
Ce n'eſt pas de ton rang que mon cœur eſt jaloux;
Ah! d'un pere qui t'aime & frémit de courroux
Au ſeul nom des beaux arts, & des loix les plus ſages,
Tu pourrois adoucir les préjugés ſauvages..
Sans eux nous jouirions des charmes de la paix;
Les horreurs de la guerre....

ARMINIUS.

Ont pour moi plus d'attraits.
Mon pays de mon bras exige le ſervice,
Je lui dois de mon ſang le noble ſacrifice.

FLAVIUS.

Tu le ſerviras mieux, ſi tu ſais dans ton rang
Lui prodiguer tes ſoins encor plus que ton ſang.

Montre envers les Romains une ame moins aigrie ;
Sachons les imiter ; aimons leur induſtrie.
L'éclat de leurs travaux, la ſplendeur de leurs arts,
La pompe de leurs jeux enchantoient tes regards.

ARMINIUS.

Voilà donc tes deſirs. Ma jeuneſſe trompée
De leurs jeux, il eſt vrai, fut quelquefois frappée.
Quand tes crins hériſſés, les yeux étincelants,
Des tigres, des lions les terribles élans,
L'immobile fierté, la rage mugiſſante
S'animoient au combat dans l'arene ſanglante ;
Quand un couple nerveux d'ardents Gladiateurs
Déchiroit par leurs coups l'ame des ſpectateurs ;
Que ſur un char léger volant dans la carriere,
La jeuneſſe bouillante en ſon ardeur premiere,
Au but victorieux guidoit de fiers courſiers :
Tout mon cœur à ces jeux ſi nobles, ſi guerriers,
Si dignes de nos mœurs, palpitoit d'alégreſſe.
Ce n'eſt plus à des jeux que mon cœur s'intéreſſe.
Le Romain nous invite à voir d'autres combats ;
Il vient nous menacer, & nous ſommes ſoldats.
Eh ! quoi, n'entens-tu pas la liberté qui crie :
Perdez mes ennemis, ſauvez votre patrie ?

FLAVIUS.

Ah ! ceſſe, Arminius, de me faire rougir :
Quand il en ſera temps, tu me verras agir.
Ne crains pas que jamais mon courage s'égare ;
Mais je n'ai plus une ame inſenſible & barbare.
Ah ! ſouviens-toi que Rome en moi voit un Germain,
Qu'elle a rendu plus grand, plus juſte, plus humain.
Après tant de bienfaits, je n'ai pas la puiſſance
De vouloir lui ravir toute reconnoiſſance.
J'aime encor les Romains ; & tu les dois aimer,
Ils t'ont comblé d'honneurs, pour te mieux animer
A toutes les vertus qui forment le grand homme ;
Tes titres, ton nom même eſt un bienfait de Rome.
Va ; tant que cet anneau décorera ta main,
Comme moi tu dois être & Chéruſque & Romain.

ARMINIUS.

Moi Romain ! trop long-temps j'eus la honte de l'être.
Abjure ainſi que moi ce nom digne d'un traître.
Je veux rompre à tes yeux mes vains engagements.
O Dieu ! qui m'écoutez, recevez mes ſerments ;
Embraſez cette main, ſi je la pare encore
D'un don qui m'avilit & qui te déshonore.

FLAVIUS.

Rome de ſes faveurs n'attendoit pas ce prix ;
Mais toutes, les crois-tu dignes de ton mépris ?
Quand elle te renvoie une Amante, une Epouſe,
Dont j'ai cru juſqu'ici ton ame ſi jalouſe,
Ce don t'avilit-il, & le dédaignes-tu ?

ARMINIUS.

Je ne puis de Thuſnelde oublier la vertu.
Je l'aime ; ce n'eſt pas ſa beauté, ſa jeuneſſe,
Qui ſeules ont ſurpris & fixé ma tendreſſe ;
Des charmes plus puiſſants ont troublé mon repos :
La fille d'Adelinde a l'ame d'un héros.
Cette ame que j'adore — & que tu dois connoître
Dans quel perfide ſein, Dieu ! l'avez-vous fait naître?
Son pere qui m'aimoit, paroiſſoit empreſſé
D'achever notre hymen qu'il avoit commencé.
Il mourut ; à ſes vœux ſon épouſe fidelle,
Pour la même union montrant le même zele,
Vouloit hâter l'inſtant qui flattoit mon ardeur.
Mais, ô Ciel ! à quel prix ! il va te faire horreur.
Il falloit, imitant toutes ſes perfidies,
Me rendre l'artiſan de ſes trames hardies ;
Faire fleurir ici les vices des Romains,
Lui jurer d'abolir les vertus des Germains ;
Et docile aux conſeils que lui dicte ſa rage,
A ſon lâche deſſein conſacrer mon courage.
Mere impie, à tes vœux ſi je m'étois rendu,
J'ai le cœur de ta fille, & je l'aurois perdu !
C'eſt elle qui m'éleve & me rend magnanime.
S'il faut perdre ſa main, conſervons ſon eſtime....
Mais notre liberté, mon frere, eſt en danger ;

A tout autre intérêt gardons-nous de ſonger.
Je brûle de combatre une orgueilleuſe armée ;
Si de la même ardeur ton ame eſt enflammée,
Viens, ne vois point en moi ton Chef, ton Général,
Mais un frere toujours ton ami, ton égal :
Participe au laurier que m'apprête la gloire,
En partageant les ſoins qu'exige la victoire.

Fin du ſecond Acte

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ADELINDE *ſeule.*

INFLEXIBLE vieillard, orgueilleux Citoyen,
Ton farouche parti l'emporte ſur le mien :
Tu parois redouter d'avilir ton courage,
D'honorer trop Varus par un premier homage.
D'une vaine hauteur il ſaura s'affranchir.
Moi-même devant toi je l'engage à fléchir,
A flater cet orgueil où ton parti s'obſtine.
Mais tremble ; ton triomphe avance ta ruine.

SCENE II.

MARCUS, ADELINDE.

EH bien ! Varus....

MARCUS.

Varus, ſuivant votre conſeil,
D'un homage contraint ordonne l'appareil.

Il va ſe rendre ici, mais êtes-vous certaine
Qu'il ne haſarde pas une démarche vaine?

ADELINDE.

Je réponds du ſuccès; dans toute ſa ſplendeur,
Du pouvoir des Romains qu'il montre la grandeur.
Tout ce peuple ébloui verra-t-il ſa préſence,
Sans la récompenſer de quelque complaiſance?
Nos Chefs même, nos Chefs étonnés & confus,
N'oſeront inſiſter ſur leur premier refus.
Du moins je ne crois pas qu'ils oſent ſe défendre
De répondre à l'honneur qu'ils s'apprêtent à leur rendre.
Il vient dans leurs forêts; crois que ce même jour
Les verra dans ſon camp arriver à leur tour;
Et là, de leur deſtin Varus ſera le maître.
J'ai cherché Flavius qui craignoit de paroître;
Son eſprit, dont le mien s'eſt bientôt emparé,
Contre un frere barbare enfin s'eſt déclaré.
Il n'eſt plus entraîné par l'exemple d'un pere;
Déjà ſes yeux en moi penſent voir une mere.

MARCUS.

Sait-il tous vos deſſeins?

ADELINDE.

Il étoit trop troublé;
Et mon cœur tout entier ne s'eſt pas dévoilé.
J'ai craint de l'alarmer; certe ame encor timide
Avec un peu d'adreſſe a beſoin qu'on la guide.
Mais j'en obtiendrai tout; que ne vois-je aujourd'hui
Mon fils auſſi docile, auſſi Romain que lui!

MARCUS.

Un fils ſi vertueux pour vous n'eſt point à craindre.

ADELINDE.

Eh! c'eſt de ſa vertu que j'oſe ici me plaindre.
De mes deſſeins ſur lui tu ſais la profondeur.
Il n'a pas encor lu dans le fond de mon cœur;
Il faut lui découvrir mon ame toute entiere,
Et ſur ſes préjugés apporter la lumiere.
J'ai choiſi ce moment; il viendra dans ces lieux;
Je l'attends, & je crains de rencontrer ſes yeux!

MARCUS.

Vous craignez ! quand par vous ſa jeuneſſe éclairée
Saura que ſa grandeur, ſa gloire eſt préparée,
Qu'en attendant le ſceptre, il porte l'encenſoir,
Qu'il jouira bientôt du ſouverain pouvoir,
Comptez ſur une aveugle & prompte obéiſſance.
Montrez lui ce que c'eſt que la toute puiſſance,
Vous verrez ſon eſprit changer d'opinion,
Et ſa vertu céder à ſon ambition.

ADELINDE.

Je ne ſais ! mais allez ; que ce parti farouche,
Qui veut vous avilir, ſache par votre bouche
Que le Préteur veut bien, oubliant tous ſes droits
Pour nos ſeuls intérêts, deſcendre dans nos bois.

MARCUS

J'ai vu le Général, & ſa haine troublée
A ſoudain de vos Chefs convoqué l'aſſemblée.
J'ai promis de m'y rendre ; ils me feront ſavoir
Le lieu qu'ils ont choiſi pour nous y recevoir.

SCENE III.

SIGISMOND, ADELINDE.

ADELINDE.

JE le vois, ſur ſon front la triſteſſe eſt empreinte.
Après avoir conſidéré Sigiſmond qui paroît embarraſſé.
Quel ſilence, mon fils !

SIGISMOND.

A ! vous voyez ma crainte.
Vous ſoupçonnez ce fils, il vous devient ſuſpect.
A-t-il manqué pour vous d'amour ou de reſpect ?

ADELINDE.

Crois-tu m'en impoſer par tes diſcours frivoles,
Quand je vois tes regards démentir tes paroles ?
Tu ne peux à mes yeux dérober ta douleur.

Pour toi, ce Sacerdoce eſt-il donc un malheur ?
Je ne ſais quelle horreur ſur ton front ſe déclare,
Rougit-il de porter cette noble tiare ?

SIGISMOND.

Elle outrage à la fois ma patrie & mes Dieux ;
J'ai trahi mon devoir.

ADELINDE.

Mon fils, ouvre les yeux
Sur tes Divinités ſanguinaires biſarres ;
Et vois tous les mortels, policés ou barbares,
Dans le ſein des cités, au milieu des forêts,
Du beau nom de devoir, maſquer leurs intérêts.
La vertu n'eſt ſouvent qu'un funeſte avantage.
L'amour de la ſageſſe a perdu plus d'un ſage.
Eh ! pourquoi t'enflammer d'un zele généreux,
Pour des Peuples ingrats, obſcurs & malheureux ?
Quel éclat peut ſur toi répandre ta patrie,
Sans crédit au dehors, ſans art, ſans induſtrie ?
Une autre qui t'invite à paſſer dans ſon ſein,
Pour illuſtrer ton ſort, appuie un grand deſſein.
Eh ! quoi, ſi ton pays à ta grandeur s'oppoſe,
S'il ne fait rien pour toi, lui dois-tu quelque choſe ?
Quattends-tu de ces Dieux ? S'occupent-ils de nous ?
Quel bien fait leur bonté ? quel mal fait leur courroux ?
Rome a des Grands, mon fils, plus puiſſants ſur la terre
Que ces fantômes vains, dont tu crains le tonnerre.
Prodigue ton encens à ceux dont le pouvoir
Peut à ſon gré détruire ou combler ton eſpoir.

SIGISMOND.

Qu'entends-je ? où ſuis je ? quoi ! c'eſt la voix d'une mere ?
Cette voix conſolante & qui m'étoit ſi chere !
Qui m'apprit la vertu ! qui fut mon ſeul appui !
Trompoit-elle autrefois ? m'inſtruit-elle aujdurd'hui ?
Ah ! de l'ambition voulez-vous que l'ivreſſe
S'empare de mes ſens, détruiſe la ſageſſe,
Dont vous m'avez tracé les devoirs importants ?

ADELINDE.

Ce n'eſt pas moi, mon fils, qui le veux ; c'eſt le temps.

Les

Les Germains vont changer de Dieux & de maximes.
Les vertus de nos jours ſeront bientôt des crimes.
J'ai fait ce que j'ai dû ; tu n'aquis Citoyen,
Et pour te diſtinguer tu n'avois qu'un moyen,
Une extrême valeur jointe à l'obéiſſance.
A ces deux qualités j'ai formé ton enfance.
Mais tu vois les Romains.... diſſippe ton effroi ;
Ils ne feront la guerre ou la paix que pour toi.
Ils vont mettre en tes mains ces ſauvages contrées ;
Et j'en ai pour garant leurs promeſſes ſacrées.
Tu devois obéir, il s'agit de régner ;
Et c'eſt ce nouvel art que je veux t'enſeigner.
Que les Dieux du Véſer cedent aux Dieux du Tibre ;
Détruis ta liberté pour devenir plus libre ;
Accoutume tes yeux à de nouveaux objets ;
Sers Rome ; tes égaux vont être tes ſujets.
La Mitre eſt ſur ton front ; j'y mettrai la Couronne.
Eleve ton génie, & monte ſur le trône.

SIGISMOND.

Moi, m'aſſeoir ſur un Trône où ſiegent les remords !
Moi, détruire en mon cœur ſes plus nobles tranſports,
Et porter ſur mon front la double ignominie
Et de la ſervitude & de la tyranie !
J'ai trop bien retenu vos ſublimes leçons ;
Je connois les ſoucis, les troubles, les ſoupçons,
Qui rendent un tyran malheureux & barbare.
Ah ! quel ſort à ſon fils une mere prépare !
Son grand cœur, autrefois ennemi des tyrans,
N'étoit pas occupé de leurs ſoins dévorants ;
Elle aimoit une vie innocente & tranquille.
La grandeur uſurpée à ſes yeux étoit vile,
Le ſimple Citoyen n'eſt-il pas plus grand ? ...

ADELINDE.

Non,
Tous les ſéditieux abuſent de ce nom.
Le parti le plus vil s'arroge un ſi beau titre,
Et des autres ſe croit le ſouverain arbitre.
Au milieu des débats de ces partis jaloux

Le grand homme s'éleve & les captive tous.

SIGISMOND.

Quoi! nommez-vous grand homme un monſtre politique,
Dont il faudroit punir la fureur deſpotique?
Ah! ma mere, en régnant ſur les triſtes Germains,
Votre fils cependant ſerviroit les Romains,
Que l'honneur, ſon devoir, ſes Dieux veulent qu'il brave,
Vous voulez faire un Roi, vous faites un eſclave.

ADELINDE.

Non, je prétends fonder un Empire aujourd'hui,
Qui fera repentir Rome de ſon appui.
Ceux qui vont t'élever ne pourront te détruire;
Ils n'auront pas long-temps le pouvoir de te nuire.

SIGISMOND.

Arrêtez. Votre fils tremblant, infortuné,
Peut renoncer au jour que vous m'avez donné;
Commandez, il eſt prêt; mais ſon cœur n'eſt plus maître
D'éteindre les vertus que vous avez fait naître.
(*Adelinde jette un regard d'indignation ſur ſon fils.*)
Vengez-vous.

ADELINDE.

Soumets-toi, tu ſais ma volonté.
Par ces Dieux, devant qui tu laſſes ma bonté,
Jure, jure à l'inſtant d'obéir à ta mere.

SIGISMOND.

Ils ne ſont à vos yeux qu'une vaine chimere.

ADELINDE.

Tu les crois; fais ſerment de remplir mes deſſeins.

SIGISMOND.

Je ſens combattre en moi les devoirs les plus ſaints;
Il faut que je balance & que mon cœur abjure
Les droits de la patrie ou ceux de la nature;
Je ſuis un ſacrilege en ces lieux abhorrés;
Mon ſort eſt d'être encor traître ou dénaturé!
O patrie! eſt-ce toi qui ſeras la plus forte?
Je ne peux réſiſter .... une mere l'emporte.
Plein d'horreur pour vos vœux, je ne peux vous haïr.
Je jure, je promets de ne pas vous trahir.
Ah! j'apperçois Marcus, ſouffrez que je l'évite.

SCENE IV.

MARCUS, ADELINDE.

MARCUS.

PRINCESSE, des Germains c'eſt ici que l'élite
A réſolu de voir & d'entendre Varus.
J'ai vu ſes partiſans & ſur-tout Flavius;
Il croit que du Préteur la démarche ſoudaine
Des chefs les plus altiers peut ébranler la haine.
Mais ſi ſon éloquence eſt ſur eux ſans pouvoir,
Si tout cet apareil ne les peut émouvoir,
Ils n'échapperont pas au piege qu'il leur dreſſe.
Déjà pour l'admirer, tout le Peuple s'empreſſe.
Je dois parler aux chefs que je vois arriver.

ADELINDE.

Je m'éloigne.

MARCUS.

Bientôt j'irai vous retrouver.

SCENE V.

SEGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS, MARCUS, LES CHEFS DES ALLIE'S, *& leur ſuite. Citoyens Chéruſques.*

MARCUS.

LE préteur approche.

SÉGISMAR.

Oui; mais ſon orgueil ſe trompe,

S'il croit nous éblouir par une vaine pompe,
Qui profane nos bois, où pour ſeule candeur
Tu vois notre courage & toute ſa grandeur.

MARCUS.

Un aveugle courage, une candeur groſſiere,
Voilà donc ce qui rend ta nation ſi fiere?
Il ſemble que ta voix ſe plaiſe à l'abrutir;
Varus veut l'éclairer.

SÉGISMAR.

Il veut l'aſſujettir.

MARCUS.

Quoi! des bienfaits ſi grands ....

SÉGISMAR.

Ah! dis plutôt des pieges,
Où tout un Peuple tombe & perd ſes privileges.
Varus peut s'épargner tant d'inutiles ſoins.
Rome ſe hâte trop; elle devroit du moins
Attendre que ce Peuple eût donné quelque indice,
Que la vertu lui peſe, & qu'il cherche le vice.
Juſques-là, Rome ailleurs peut élever ſa voix.
Quand nous aurons ſes mœurs, nous recevrons ſes loix.

FLAVIUS.

Varus ne détruit point nos antiques uſages.
Ils ont fait des héros, mais les loix ſont des ſages.
Elles nous font connoître & chérir l'équité,
Qu'en vain cherche ſouvent notre ſimplicité.
L'équité, des vertus ſans doute eſt la premiere;
Dans ſon étroit ſentier nous marchons ſans lumiere;
Les loix ſont ſes flambeaux: & vous les écartez?
Laiſſez-les parmi nous répandre leurs clartés.
Qu'un Peuple, dont l'inſtinct eſt couvert de ténebres,
Eclaire ſa raiſon par des loix ſi célebres.

SEGISMAR.

Tu nous parles d'inſtinct, de raiſon, d'équité;
Le vrai zele n'a point tant de ſubtilité.
La raiſon qui t'égare eſt encor plus obſcure
Que le plus ſimple inſtinct donné par la nature.
Rome qui laiſſe en paix, qui ſouffre des tyrans,

Ne peut-elle ſouffrir des Peuples ignorants ?
Elle vient nous troubler, & croit par ſes ravages
Eclairer nos climats qu'elle nomme ſauvages.
Eh ! qu'importe aux Romains polis, voluptueux,
Qu'un Peuple ſoit groſſier, quand il eſt vertueux ?
Gardons notre vertu toujours libre & conſtante.

MARCUS.

La vertu ſans les loix eſt toujours chancelante.

ARMINIUS.

Mais toi qui les connois, qui vantes tant ces loix,
Quelles ſont les vertus, dis-nous, que tu leur dois ?

FLAVIUS.

Ah ! Prince, de Varus je vois déjà la garde.

SE'GISMAR.

Songeons qu'en ce moment l'œil des Dieux nous regarde.

SCENE VI.

VARUS *précédé de ſix Licteurs, & ſuivi d'un brillant Cortege.* LES ACTEURS PRE'CE'DENTS. (*Les Romains ſe rangent d'un côté, les Germains de l'autre ; Varus & Arminius s'approchent vers le milieu du Théatre.*)

VARUS *à Arminius.*

PRINCE, puis-je parler, & ſerai-je écouté ?

ARMINIUS.

Si tu penſes qu'ici tu n'es point redouté,
Si ton deſſein n'eſt pas de nous parler en maître,
Parle, nous écoutons.

VARUS.

Vous allez me connoître.
Nous venons en amis, & non pas en vainqueurs.

ARMINIUS.

Ce titre ſur le champ trouveroit des vengeurs.

VARUS.

De l'ame des Germains je connois la nobleſſe.

Mais à tant de grandeur ſe mêle une foibleſſe.
Des héros ne ſont point inquiets, ſoupçonneux.
Doivent-ils craindre en nous ce qui n'eſt point en eux?
Vous doutez qu'un Romain puiſſe être magnanime.
Rendez plus de juſtice à l'eſprit qui m'anime;
Je ne mets point ma gloire à ſéduire, à tromper.
Varus ſait vos ſoupçons, & veut les diſſiper,
En faiſant rejaillir juſques ſur vos rivages
L'abondance de Rome & tous ſes avantages,
Moins dus à la grandeur de ſes brillants exploits,
Qu'à l'éclat immortel que répandent ſes loix.
C'eſt leur intégrité, leur ſageſſe profonde,
Qui lui donnent le nom de maîtreſſe du monde.
Sans croire s'abaiſſer, la majeſté des Rois
Souvent a rendu Rome arbitre de leurs droits.
Pourquoi rougiſſez-vous d'y ſoumettre les vôtres?
Les plus ſaintes des loix, Germains, ce ſont les nôtres;
J'oſe eſpérer qu'un jour vous les connoîtrez mieux.
Vous rougirez alors de vos mœurs, de vos Dieux;
Et vous viendrez à Rome, avec des voix moins fieres,
Rechercher ſes vertus & briguer ſes lumieres.
Maintenant qu'elles ſont l'objet de vos terreurs,
Reſtez aſſujettis à vos triſtes erreurs;
Suivez votre penchant, & ce bouillant courage
Qui n'aſpire à briller qu'au milieu du carnage.
Vous croyez que la gloire & le nom de vainqueur,
Sont les ſeuls, dont l'éclat doit toucher un grand cœur:
Eh bien, ſi la victoire a pour vous tant de charmes,
Venez vaincre avec nous; réuniſſons nos ames.
Sur le trône du monde un Monarque affermi,
Auguſte, ſe déclare aujourd'hui votre ami.
Depuis que de Germains ſa garde eſt compoſée,
Sa tête aux trahiſons ceſſe d'être expoſée;
Vos Citoyens pour lui ne ſont plus étrangers.
Leur zéle de ſon trône écarte les dangers.
Et vous, quoi! vous pourriez, ſur une crainte injuſte,
Vous déclarer ici les ennemis d'Auguſte?
Quand ſon amour pour vous cherche à ſe ſignaler,

Verrai-je contre lui la haine s'exhaler,
Soulever les esprits, les animer à suivre
L'audace de Mélo, qui commence à revivre.
On voit ses Lieutenants courir de toutes parts,
Pour rassembler, dit-on, ses Sicambres épars.
On dit que sa fureur pleine de confiance,
Du Chérusque en secret recherche l'alliance :
Mais Rome offre la sienne, & je ne peux penser
Qu'entre Auguste & Mélo vous puissiez balancer.
L'une ou l'autre alliance, en ce moment offerte,
Va causer des Germains le salut ou la perte.
J'ai voulu sans détour vous parler une fois.
Je suis venu sans crainte au milieu de vos bois.
Aujourd'hui dans mon camp craindrez-vous de paroître ?
Je vous attends ce soir ; mon cœur s'est fait connoître,
C'est au vôtre à montrer toute sa bonne foi,
A venir en héros s'expliquer devant moi.
Je pars ; je ne veux pas ici par ma présence
De vos avis divers gêner l'indépendance.

SCENE VII.

SEGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS, LES CHEFS DES ALLIÉS *& leur suite*, CITOYENS CHERUSQUES. (*Les Alliés d'un côté, & les Chérusques de l'autre.*)

ARMINIUS.

VOus l'avez entendu ; Peuples vous voyez tous
Quel service odieux Rome exige de vous.
Elle veut vous détruire, & pour ce grand ouvrage
Elle ose destiner votre propre courage.
Ah ! contemplons Mélo : son trône est renversé,
Sa tête mise à prix, son peuple dispersé.
Rome redoute un Roi qui brave tant d'obstacles,

Qui s'apprête à donner le plus grand des ſpectacles.
Mélo change en ſoldats les plus vils des humains,
Et ce ſont des héros qui ſortent de ſes mains.
Leur zele le ſuivoit dans d'affreuſes retraites ;
On les voit réparoître après tant de défaites.
Et voilà ceux que Rome ordonne d'accabler !
Irez-vous la ſervir, quand ils la font trembler ;
Ne vous y trompez pas, Rome attend que vos armes
Renverſent l'ennemi qui cauſe ſes alarmes.
Vous la verrez ſoudain ſe tourner contre vous,
Pour orner un triomphe obtenu par vos coups ;
Et ſa fortune alors, par vous même agrandie,
Traitera ce bienfait comme une perfidie.
N'écoutez que l'honneur, l'honneur qui nous preſcrit
De ſecourir un Roi par un tyran proſcrit.

FLAVIUS.

J'admire Arminius, ſon courage me charme ;
Mais ſa témérité me ſurprend & m'alarme.
Il conçoit contre Rome un chimérique éſpoir ;
Que peuvent nos efforts contre tant de pouvoir ?
Vengerons-nous Mélo, nous, de qui l'impuiſſance
A trahi ſi ſouvent notre propre vengeance ?
Des Germains tant de fois vaincus & terraſſés
Ne renouvellons pas les déſaſtres paſſés.

SEGISMAR.

Flavius ! c'eſt mon fils, qui croit Rome invincible,
Rome à ſa liberté devenue inſenſible !
Ne ſens-tu pas la tienne ? ... ô braves Alliés,
Du pouvoir des Romains êtes-vous effrayés ?
De nos troupes contre eux la valeur réunie ....

LE CHEF DES CATTES.

Sait affronter la mort, & fuir l'ignominie.
Attaquons les Romains.

SEGISMAR.

Oui, Princes, combattons.
Quoi ! ne valons-nous pas les Cimbres, les Teutons ?
Ah ! nous verrons comme eux fuir les Tyrans du Tibre,

Qui

Qui ne peuvent ſouffrir l'aſpect d'un Peuple libre,
Qui détrônent les Rois, qui foulent l'Univers.

LE CHEF DES BRUCTERES.

Pour moi j'ai toujours vu dans les combats divers,
Où contre les Romains nous conduiſit la gloire,
La juſtice pour nous, & pour eux la victoire.
Flavius, nous prêtons nos bras & nos conſeils;
C'eſt aux Dieux à régler le ſort de nos pareils.
Peut-être allons-nous voir la victoire plus juſte
Humilier l'orgueil des Eſclaves d'Auguſte;
Mais ſi contre nos vœux ſon caprice eſt conſtant,
S'il faut périr, eh bien, la gloire nous attend;
Le Ciel à la valeur offre une autre patrie,
Où la vertu triomphe, & n'eſt jamais flétrie.

ARMINIUS.

Il faut combatre Rome, ou vivre ſous ſes loix.
Prince, votre regard m'annonce votre choix:
Hâtons-nous; combatons, & que notre courage...?

LE CHEF DES CHAUQUES.

Mais ſur Varus au moins prenons quelque avantage.
Laiſſons paſſer du jour la lumiere qui fuit;
Surprenons les Romains dans l'ombre de la nuit.

FLAVIUS.

Ah! Germains, arrêtez; la haine vous abuſe.
Des héros ſont-ils faits pour employer la ruſe?
Aux yeux des nations, c'eſt vouloir vous noircir.
Le Préteur nous attend; & ſans nous éclaircir,
Sans répondre à l'honneur qu'il eſt venu nous rendre,
Nous voulons l'attaquer, nous voulons le ſurprendre.

SEGISMAR.

Veux-tu que dans ſon camp nous flattions un Préteur,
Et que nous empruntions ſon langage impoſteur?

LE CHEF DES BRUCTERES.

Non, que notre franchiſe étonne ſa ſoupleſſe.
Craindre de lui parler, ſeroit une foibleſſe.
Peut-être pourrons-nous, au gré de nos ſouhaits,
L'engager à partir, à nous laiſſer en paix.
Il faut voir le Préteur; pourquoi nous en défendre?

Rendons-lui notre hommage, il a droit de l'attendre.
(*A Ségiſmar.*)
Prince, de votre part, c'eſt, je crois, le premier.

SEGISMAR.

Allons; & plaiſe aux Dieux que ce ſoit le dernier.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

THUSNELDE, GISELLE.

THUSNELDE.

NON, ne me cache rien, parle-moi ſans détour.
Eſt-ce en vain, réponds-moi, que j'attends ſon retour?
Des Héros, que l'amour de la Patrie anime,
Quoi! le plus intrépide & le plus magnanime,
Arminius....

GISELLE.

Ce Prince eſt le ſeul que nos Dieux
N'ont pas voulu ſauver de ce piege odieux.
Dans le camp des Romains....

THUSNELDE.

O crime! ô perfidie!
Quoi! d'un lâche Préteur l'iniquité hardie,
L'ambition cruelle, étouffant tout remord,
Leur préparoit des fers?

GISELLE.

Et peut-être la mort.
Varus craint nos Héros; leur réponſe l'agite,
Contre leur fermeté ſa foibleſſe s'irrite.
Craignez tout; il connoît combien votre chaleur
Alloit d'Arminius échauffer la valeur.

THUSNELDE.

Les vertus, les exploits, que promet ſon courage,
Lui font des envieux qui frémiſſent de rage.
Ah ! peut-être aſpirant en vain à l'égaler,
Ils brûlent en ſecret de le voir immoler ;
Peut-être que leurs mains ont préparé le piege !
Ainſi la trahiſon de toutes parts l'aſſiege :
Mes Dieux, ma liberté, mon cœur n'a plus d'appui,
Chefs qui l'abandonnez, que ferez-vous ſans lui ?

GISELLE.

N'imputez ſon malheur qu'à ſon ardeur bouillante ;
Il n'a pu de nos Chefs ſouffrir la marche lente ;
Il les a dévancés : cependant aucun d'eux
Ne ſoupçonnoit Varus d'un complot ſi honteux.
Ils alloient dans ſon camp entrer ſans défiance,
Lorſqu'on en voit ſortir un Cate qui s'avance,
Qui s'aproche en criant : *où voulez-vous aller ?*
Au Prince Ségiſmar il demande à parler.
Son trouble n'annonçoit qu'un ſiniſtre meſſage ;
Ségiſmar vient, l'écoute, & change de viſage ;
Il appelle les Chefs qu'il conſulte un moment.
Et ſoudain on les voit avec étonnement
Maudire de Varus les pavillons perfides,
Et vers leurs ſimples toits tourner leurs pas rapides.
Maintenant il s'éleve contre eux un vif débat,
Si l'on doit différer ou hâter le combat.

THUSNELDE.

C'eſt lui qui les alloit conduire à la victoire.
J'attendois le moment où brilleroit ſa gloire.
Arminius, j'ai donc en vain flatté mon cœur
Que les Romains en toi trouveroient un vainqueur ?
Ton triomphe peut être eût adouci ma mere.

GISELLE.

Votre mere !

THUSNELDE.

Eh bien, quoi ! tu frémis ; quel myſtere !

GISELLE.

Je ne peux vous cacher un horrible ſoupçon ;
On dit qu'elle a trempé dans cette trahiſon.

THUSNELDE.

Qui ! ma mere, dis-tu ? Non, c'eſt lui faire outrage ;
Tant de noirceur....grands Dieux! ſoutenez mon courage.

GISELLE.

Calmez votre douleur ; elle vient.

THUSNELDE.

Laiſſez-moi ;
Et cours approfondir... ah ! cachons mon effroi.

SCENE II.

ADELINDE, THUSNELDE.

THUSNELDE.

VOILA donc le bonheur que dans cette contrée
Apporte des Romains l'amitié ſi ſacrée !
Vous voyez les effets du zele officieux
De ce Préteur ſi noble & ſi grand à vos yeux.
Il vante ſa bonté quand ſa fureur redouble.
Il annonce le calme & fomente le trouble.
On dit qu'Arminius....

ADELINDE.

Je ſais tout ce qu'on dit.
La voix de Ségiſmar vainement retentit ;
Les clameurs de nos Chefs ne ſont plus écoutées.
Rome verra ſes loix par eux-mêmes adoptées.
Oublie Arminius ; il n'y faut plus penſer.
Il cherchoit à te plaire, & m'oſoit offenſer.
Il oſoit abuſer déjà de ſa puiſſance.
Ses égaux ſe plaignoient de ſon trop d'arrogance.
Loin de plaindre le ſort d'un Chef ſi dangereux,

Ils en vont nommer un prudent & généreux ;
Moins fier qu'Arminius, qu'il égale en naiſſance,
Et ſurpaſſe en douceur comme en reconnoiſſance.
Il ſait me reſpecter ; il t'adore ; & c'eſt lui
Que pour époux mon choix te deſtine aujourd'hui.

THUSNELDE.

Eh ! quel eſt le Germain dont l'infidelle audace
D'un Héros malheureux ſonge à ſaiſir la place ?
Pour la patrie a-t-il cet amour ſi puiſſant....

ADELINDE.

Il veut la rendre illuſtre.

THUSNELDE.

Eſt-ce en s'aviliſſant,
Que ce lâche à mes yeux ſe garde de paroître ?
Je ne le connois pas, ni ne le veux connoître.

ADELINDE.

Tu le connois, ma fille, & tu l'eſtimes.

THUSNELDE.

Moi !

ADELINDE.

Il ſera ton époux.

THUSNELDE.

Lui ! ſait-il que ma foi,
Que toute mon eſtime & toute ma tendreſſe ?...
Pardonnez... je me perds ; vous voyez ma foibleſſe :
Mon cœur n'a pu cacher l'excès de ſon tranſport.
Je veux, je dois ſur lui faire un pénible effort.
Vous voulez que j'oublie un Héros que vous-même,
De ſes vertus charmée, avez voulu que j'aime.
Je ne peux lui ravir l'amour que je lui dois,
Ni ceſſer d'être à lui qu'il ne me rende à moi.
Faites le reparoître, & l'ardeur qui l'anime,
Pour me rendre à moi-même, eſt aſſez magnanime.
Si je vois ſon rival de grandeur revêtu,
S'il a d'Arminius l'héroïque vertu,
Si l'intérêt du Peuple eſt le ſeul qui l'inſpire ;
Ma mere, vous pouvez de ce cœur qui ſoupire,
Une ſeconde fois diſpoſer aujourd'hui.
Nommez cet autre époux, & je m'immole à lui.

J'oublirai le Héros dont la grandeur m'enchante.
Oui, je ſuis Citoyenne avant que d'être Amante.

ADELINDE.

Ceſſe de m'accabler du nom de Citoyen.
Sois ma fille avant tout; c'eſt ton premier lien.
De toi, ta mere attend ou ſa honte ou ſa gloire.
Mes deſſeins ſont plus grands que tu ne ſaurois croire;
En les contrediſant, ce n'eſt pas ton pays,
C'eſt toi-même, ton frere, & moi que tu trahis.
A cet hymen encor voyons ſi tu t'oppoſes.
Tout mon ſort en dépend; ah! perds-moi, ſi tu l'oſes.

THUSNELDE.

Moi, vous perdre!

ADELINDE.

Crains donc de mépriſer l'époux
Qui va bientôt ici tomber à tes genoux.
Sans bleſſer ta vertu, ta fiere indifférence
Peut laiſſer à ſes yeux briller quelque eſpérance.
Je vais te l'envoyer, il veut t'entretenir.

SCENE III.

THUSNELDE *ſeule.*

ELLE me quitte, ô Dieux! que vais-je devenir?
Quel eſt donc cet époux qu'il faut que je préfere,
Si je ne veux cauſer la perte de ma mere?
Pourrai-je devant lui ſurmonter un mépris..?

SCENE IV.

GISELLE, THUSNELDE,

THUSNELDE.

AH! Giſelle.

GISELLE.

J'accours, conduite pas vos cris.
Vos accents ont encore accru mon épouvante.

THUSNELDE.

Quelle honte pour moi!

GISELLE.

Vous me voyez tremblante.
De mes fils, d'un époux j'ai reçu les adieux.
Ils veulent attaquer un Préteur odieux.

THUSNELDE.

Cette fidélité qui les rend intrépides,
Dieux! faites la paſſer dans les ames timides.
Affermiſſez la mienne; elle ſe ſent troubler.

GISELLE.

Quel déſeſpoir ſoudain paroît vous accabler?
Dans vos regards errants l'inquiétude peinte
Annonce tout l'effroi dont votre ame eſt atteinte.

THUSNELDE.

Je regarde, j'attends... il veut m'entretenir!
Mon cœur à l'écouter pourra-t-il parvenir?
Toi qui connois l'objet qu'idolâtre mon ame,
Et qui veut que j'allume une nouvelle flamme,
Tu n'as jamais éteint tes premieres amours;
Mon exemple eſt trop beau pour ſuivre tes diſcours.
Qu'entends-je? quelqu'un vient. Il approche. Ah! ſans doute
C'eſt ce nouvel amant que l'on veut que j'écoute.
Fuyons.

GISELLE.

Que craignez-vous? je ne me trompe pas.
Voyez, c'eſt Sigiſmond qui porte ici ſes pas.

SCENE V.

SIGISMOND, THUSNELDE, GISELLE.

THUSNELDE.

OH mon frere!

SIGISMOND.

Ah! ma ſœur, ſois plus tranquille, eſpere
Pour toi, pour la patrie, un deſtin plus proſpere.

THUSNELDE.

Quoi! ta voix pour combler tant de calamités,
Parle ici d'eſpérance & de proſpérités?
Il n'en eſt plus pour moi!

SIGISMOND.

Ranime ton courage.
L'aſtre qui reparoît va diſſiper l'orage.
Arminius....

THUSNELDE.

Eh bien!

SIGISMOND.

Il eſt libre.

THUSNELDE.

Comment?

SIGISMOND.

Il a trompé Varus.

THUSNELDE.

Dieux! quel événement!

SIGISMOND.

A l'aſpect des Romains, à leur joie inquiete,
Son cœur a ſoupçonné quelque trame ſecrete;

Il cachoit à leurs yeux ſes regards alarmés.
Par un Cate bientôt ſes ſoupçons confirmés,
Craignant tout pour nos Chefs qu'on cherchoit à détruire,
Du danger qu'ils couroient il les a fait inſtruire.
Cependant par ſon air, par ſa noble candeur,
Qui tenait en ſuſpens un perfide Préteur,
Arminius a ſu ſans autre ſtratagême
A ce piege honteux ſe dérober lui-même.

THUSNELDE.

Que fait-il ?

SIGISMOND.

Je l'ai vu parmi les Citoyens
Qu'il anime à combatre, à briſer leurs liens.
Ton amant ſemble un Dieu dont la voix les appelle.
Et ton frere eſt contraint de condamner ſon zele
Et d'aprouver les vœux des tranquiles témoins,
Des lâches ſpectateurs de ſes généreux ſoins.
J'ai vu les deux partis dans leur haine inflexibles,
L'un l'autre s'accuſer de reſter inſenſibles
Aux maux que la patrie eſt prête d'endurer,
Se maudire, ſe taire, enfin ſe ſéparer.
Chacun déſigne aux ſieus le poſte qu'il doit prendre;
L'un coutre les Romains ne veut rien entreprendre;
Tout lui cauſe un effroi qui ne peut ſurmonter.
Rien n'intimide l'autre, il va tout affronter;
Il eſt chéri des Dieux que mon aſpect offenſe;
Il paroîtra bientôt armé pour leur défenſe.
Tous les Chefs ont reçu l'ordre d'Arminius.

THUSNELDE.

Ah! mon frere, déjà je crois voir Flavius.

(Elle court vers lui.)

SCENE VI.

FLAVIUS *armé*, THUSNELDE, GISELLE, SIGISMOND.

THUSNELDE.

O toi que mon amour, mon devoir & mon pere
Me flattoient de pouvoir bientôt nommer mon frere,
Souffre que j'aplaudiſſe à cette prompte ardeur.
Des autres vrais Germains d'où vient donc la lanteur?

FLAVIUS.

La haine aux pieds des Dieux s'apprête à les conduire.
Ce n'eſt point devant vous la haine qui m'attire.

THUSNELDE.

Quoi! Prince, ton courage en un ſi grand beſoin,
A le même devoir, & non le même ſoin?

FLAVIUS.

Ah! qu'un ſoin différent m'anime & me conſume!
Ils ſuivent le flambeau que la vengeance allume;
Ils n'ont qu'un ſeul devoir & qu'un vœu mutuel.
Moi, je ſuis tourmenté dans ce moment cruel,
De devoirs oppoſés, & de vœux tous contraires.
Ils n'ont qu'un ennemi; tous ſont mes adverſaires.
Chéruſques & Romains, tous viennent m'alarmer.
Le trouble eſt dans mon ame: ah! daignez le calmer.
Quel déſordre inoui! quel étrange langage!
O mon cher Flavius, rapelle ton courage,
Toi de qui l'amitié daigna juſqu'à ce jour.....

FLAVIUS.

A mon égarement méconnois-tu l'amour?
C'eſt lui ſeul qui m'amène. Eh quoi, quel ſurpriſe!
Ne ſais-tu pas encor qu'une mere autoriſe...

THUSNELDE.

Dieux! C'eſt toi... ſonges-tu qu'un frere qui t'eſt cher..

FLAVIUS.

Je ne penſe qu'à toi ; regarde, vois ce fer.
Parle : doit-il ſervir Rome ou la Germanie ?
Veux-tu la liberté ? veux-tu la tyranie ?
Sur tous mes ſentiments toi ſeule peux régner.
Dis, qui faut-il punir ? qui faut-il épargner ?
Détermine mon choix favorable ou funeſte ;
Montre-moi le parti qu'il faut que je déteſte :
Finis les longs tourments d'un cœur trop partagé ;
(En montrant le fer dont il eſt armé.)
Ordonne... dans quel ſein veux-tu qu'il ſoit plongé ?
Tu te tais...

THUSNELDE.

Oſes-tu me choiſir pour arbitre ?
Dans quel tems !...

FLAVIUS.

Ton reproche éclate à juſte titre ;
Mon cœur a trop tardé de s'ouvrir à tes yeux.
Mais pardonne à ce cœur que tourmentent les Dieux,
Que tous ſes ſentiments en tumulte déchirent,
Que Rome & mon pays cruellement attirent,
Que ta mere, mon pere appelent à la fois. —
Je ne veux écouter déſormais que ta voix.

THUSNELDE.

Je te vois balancer entre ton Peuple & Rome ;
Tu veux ſuivre une femme.... & tu ceſſes d'être homme.
Que ton cœur incertain ne me conſulte pas ;
Tu me ferois rougir de mes foibles appas,
S'ils étoient plus puiſſants dans ton ame attendrie,
Que tes premiers devoirs, l'honneur & la patrie.

FLAVIUS.

T'aimer eſt mon honneur, mon unique devoir.
A tes pieds....

THUSNELDE.

Leve-toi. Quitte un coupable eſpoir.
D'un mépriſable amour porte ailleurs les hommages.

FLAVIUS *en ſe levant.*

Oſe-tu m'outrager ?

THUSNELDE.

Non, c'eſt toi qui m'outrages.
Souffrirai je un amant dont le zele empreſſé
Ne connoit qu'un tranſport vil, lâche, intéreſſé ?
Des grandes actions il ignore le charme.
Pour un Peuple opprimé, je te vois ſans alarme.
Tu veilles pour me plaire ; & ton bras endormi
Eſt armé vainement aux yeux de l'ennemi.
Eſt-ce là cet amour, le partage des braves,
Lui, qui fait des heros & jamais des eſclaves ?
Ton frere, ton rival de mes attraits touché,
S'il nétoit à la gloire encor plus attaché,
N'eût jamais fait ſur moi....

CENE VII.

ARMINIUS *armé*, THUSNELDE, GISELLE, FLAVIUS, SIGISMOND.

ARMINIUS.

QUE vois-je ? La nuit ſombre,
Qui commence à couvrir la terre de ſon ombre,
Trompe-t-elle mes yeux ? Ah ! Thuſnelde, eſt-ce toi ?
O Ciel !

THUSNELDE.

Arminius !

ARMINIUS.

Thuſnelde je te vois.
Ah ! je bénis les Dieux qui m'offrent ta préſence.
Varus qui nous a vus tous deux en ſa puiſſance,
Doit trembrer maintenant. Le moment eſt venu.
D'écouter un tranſport plus long-temps retenu.
Je ne crains plus qu'un traître abuſe de ſes armes,
Et pour venger ſa honte enſanglante tes charmes.

Crois que chez les Romains ton ſort ſeroit affreux,
S'ils te voyoient encor, quand je marche contre eux.

THUSNELDE.

Quoi ! la peur de ma perte arrêtoit ton courage ?
Va, plus un vil Préteur m'ent fait ſentir ſa rage,
Plus il m'eût annoncé que tu l'avois vaincu.
Thuſnelde dans ſes fers n'eût pas long-temps vécu ?
Une mort glorieuſe eût fini ſes miſeres.
Dans le ſéjour des Dieux j'euſſe appris à nos peres,
Que c'eſt Arminius & ſes coups triomphants
Qui vengent leur patrie & ſauvent leurs enfants.

ARMINIUS.

Tu n'es plus en danger ; tu m'aimes, je t'adore.
Cependant je me trouble & je ſoupire encore.
Mon eſpoir eſt trompé, Thuſnelde, c'eſt en vain,
En poſſédant ton cœur, que j'aſpire à ta main.
Il faut y renoncer, ou fléchir ſous des maîtres.
Je marche ſur les pas qu'ont ſuivi nos ancêtres ;
Si l'on parle de moi, je veux qu'on diſe un jour :
Il aimoit, ſon devoir l'emporta ſur l'amour.

THUSNELDE.

Quand tu me l'exprimois avec tant de nobleſſe,
Je trouvois cet amour digne de ma tendreſſe.
Maintenant que ton cœur, vers la gloire emporté,
Ne ſe laiſſe toucher que par la liberté ;
Quand tu crains de m'aimer, je t'aime davantage.
Et l'amour dans mon ame agrandit mon courage,
Que ne peut ton amante aujourd'hui s'avancer
Dans le champ glorieux où tu vas t'élancer !
Ah ! quel charme pour moi de ſuivre ta carriere,
Et d'eſſuyer ton front, où bientôt la pouſſiere,
La ſueur & le ſang paroîtront confondns ;
De voir tous les Romains à tes pieds étendus ?

FLAVIUS.

Cruelle, voilà donc le plaiſir qui te flatte !
Vois le mien ... Il eſt temps que ma douleur éclate.
Je ne ſouffrirai pas que ton farouche amant
Jouiſſe d'un triomphe à tes yeux ſi charmant.

Je défendrai le ſang qu'on s'apprête à répandre.
Viens, ſuis-moi, Sigiſmond.

SCENE VIII.

ARMINIUS, GISELLE, THUSNELDE.

ARMINIUS.

AH! que viens-je d'entendre?
Je cherchois le perfide; il étoit devant moi!
Ton aſpect m'a troublé; mes yeux n'ont vu que toi.
On vouloit aujourd'hui nous livrer à des maîtres.
Tu ſais la trahiſon.

THUSNELDE.

Et je connois les traîtres!
Ils s'arment contre toi; va combattre pour eux.
Pars & reviens vainqueur; ſois grand, ſois généreux.
Songe que tes vertus ont allumé ma flamme....

ARMINIUS.

Renferme ta tendreſſe; elle émeut trop mon ame:
Laiſſe-moi tout entier aux devoirs de mon rang;
Je dois ſervir ta haine, & reſpirer le ſang.
Crains d'amolir un cœur, dont bientôt l'impuiſſance
S'efforceroit en vain d'accomplir ta vengeance.
Il faut nous ſéparer. --- Peut-être je te vois,
Je te parle aujourd'hui pour la derniere fois.

THUSNELDE.

Pour la derniere fois! diſſipe tes alarmes;
Va, le Ciel qui connoit l'équité de tes armes,
Veille ſur ton parti prêt à braver la mort.

ARMINIUS.

Le plus juſte eſt ſouvent la victime du ſort.

THUSNELDE.

Le plus juſte aujourd'hui triomphera de Rome,
Puiſqu'il ſe laiſſe enfin guider par un grand homme.

ARMINIUS.

Ta voix jette en mon ame une force, une ardeur
Qui ſemble de ma gloire aſſurer la grandeur.
Pardonne au noble orgueil d'un cœur que tu tranſportes.

THUSNELDE.

J'apperçois des Germains les fidelles cohortes;
Va les joindre; il eſt temps de conduire leurs pas.
Contre tant de héros, nourris dans les combats,
Verrai-je les Romains plus grands, plus intrépides...

ARMINIUS.

Non, tu ne verras point triompher des perfides.
Et le tyran de Rome être pour nous un Dieu.
On vient. Adieu, Thuſnelde.

ARMINIUS.

Arminius, adieu.

SCENE IX.

ARMINIUS, SEGISMAR, LES CHEFS DES ALLIE'S *& leur ſuite*, TROUPES DES CHERUSQUES.

SEGISMAR *à Arminius.*

TEs ordres ſont ſuivis, nous marchons en ſilence.
Tout paroît ſeconder tes ſoins, ta vigilance.
Mes yeux ont vu partir nos Bardes, dont la voix
Porte dans tous les cœurs l'amour des grands exploits.
Trois fois de leurs ſacrés & ſublimes cantiques
A retenti le creux de nos chênes antiques.
Voici l'inſtant, mon fils, ſi long-temps ſouhaité,
L'inſtant de la vengeance & de la liberté.
L'aſpect de ces héros me rend ma jeune audace;
Comment au milieu deux oſé-je prendre place?
Des Arts des Loix de Rome & de ſon vil tyran,

Hélas ! j'ai mis au jour un lâche partiſan.
Des amis des Romains, Dieux ! confondez le zelle,
Et faites triompher notre haine fidelle.

ARMINIUS.

Ah ! d'un frere & des Dieux que trahit ſon amour,
Il faut que l'intérêt ſoit vengé dans ce jour.
Aux plus lâches conſeils ton cœur qui s'abandonne,
Oſe ſuivre un parti que la honte environne,
Un parti qui devroit ſeconder nos efforts ;
Il croit nous affoiblir ; nous en ſommes plus forts ;
L'œil des Dieux parmi nous ne voit plus de perfides.
Amour de la patrie, ah ! c'eſt toi qui nous guides.
Marchons dans le ſentier que nous trace l'honneru ;
De tous les vrais Germains aſſurons le bonheur.
Celui qui dès long-temps jouit de la lumiere,
Avec la liberté veut finir ſa carriere ;
Celui dont l'œil encor ne voit pas la clarté,
En recevant le jour, veut voir la liberté.
Allons, vengeons ſa cauſe ; affranchiſſons d'un maître
Le peuple qui reſpire & celui qui doit naître.

Arminius part.

LE CHEF DES CHAUQUES *en partant.*

O nuit ! que ta profonde & ténébreuſe horreur,
Dans le camp des Romains répande la terreur !

LE CHEF DES CATES *en paſſant devant les Statues.*

Héros, guidez nos pas, ſauvez la Germanie.

LE CHEF DES BRUCTERES.

Dieux de la liberté, perdez la tyrannie.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THUSNELDE, GISELLE.

GISELLE.

DEs aſtres de la nuit, vois-tu la lueur ſombre
Répandre dans nos bois plus d'horreur & plus d'ombre?
L'aſtre du jour éteint tous ces flambeaux errants;
Ainſi la liberté diſſipe les tyrans.
Ah! raſſurons nos cœurs; cette Lune croiſſante
Annonce des Germains la Victoire naiſſante.
Voici l'inſtant ſacré ſi long-temps attendu,
Où l'orgueil des Romains doit être confondu.

THUSNELDE.

Il le ſera ſans doute; oui, mon cœur ſe raſſure,
Non ſur des préjugés qu'inſpire un vain augure.
Un Peuple de Héros qu'Arminius conduit,
L'amour de la patrie & l'ardeur qui le ſuit,
La puiſſance des Dieux, l'horreur de l'eſclavage,
Voila mon eſpérance & le plus grand préſage.
Mon cœur eſt au combat; il ſuit Arminius;
Que de Romains déjà, ſous ſes coups abattus!
Vous, toujours chers, toujours préſents à ſa mémoire,
Combattez avec lui, Dieux, hâtez ſa victoire!

SCENE II.

ADELINDE *accompagnée d'un Officier à la tête d'une petite troupe de Chéruſques*, THUSNELDE, GISELLE.

ADELINDE.

QUE faites-vous ici ? venez, fuyez ces lieux,
THUSNELDE *en montrant Giſelle.*
Ses fils ſont au combat, & nous aux pieds des Dieux.

GISELLE.

A ſes ſoupirs, aux miens, daignez joindre les vôtres.

ADELINDE.

Les Romains ont des Dieux plus puiſſants que les nôtres.
Il faut porter ailleurs vos vœux infortunés.
Ces lieux ſacrés pour vous vont être profanés.

THUSNELDE.

C'eſt ici de nos Dieux l'inviolable aſyle.
Ils ſauront le défendre, & j'y reſte tranquille.

ADELINDE.

Songe à ta ſûreté ; crains d'y trouver la mort.
D'un combat inégal j'avois prévu le ſort.
De ton Arminius l'eſpérance eſt trompée ;
J'ai vu de toutes parts ſa troupe enveloppée ;
Les Romains puniront ſa haine, ſes mépris.
Il a cru les ſurprendre, eux-mêmes ſont ſurpris.
Je n'ai pu réprimer l'orgueil qui le ſurmonte ;
Mes yeux bientôt, mes yeux, jouiront de ſa honte.
Ma prudence triomphe, & ſa témérité
Qui ſuccombe, a le ſort qu'elle a trop mérité.
Mon parti vous attend. Allez, ſuivez ces guides...

THUSNELDE.

(*L'Officier de la Troupe s'en détache avec quelques Soldats, & s'approche d'Adelinde.*)
Moi, me réfugier dans le ſein des perfides !

ADELINDE.

Ce ſont des Citoyens que j'ai ſu ménager,
Pour fléchir des vainqueurs qui pourroient t'outrager.
Dans les premiers tranſports d'un triomphe farouche,
Crois-tu que la vertu, que la pitié les touche ?
Peux-tu te repoſer ſur des Dieux affoiblis ?
S'ils entendoient tes vœux, ils les auroient remplis.
Du ſoldat la fureur brutale, meurtriere,
Sera ſourde comme eux à ta vaine priere.
Fui, dis-je ; tout ici me fait trembler pour toi.

THUSNELDE.

S'i l'aſyle des Dieux n'en eſt plus un pour moi
Si de la liberté la perte eſt manifeſte,
Je ne veux pas avoir une fin moins funeſte.
Que ces affreux vainqueurs me déchirent le flanc ;
Que ces chênes ſacrés ſoient ſouillés de mon ſang,
Avant que par ma fuite ici je déshonore
Mon courage & mes Dieux qui ſubſiſtent encore.

ADELINDE.

Riende tes préjugés ne diſſipe l'erreur.
Ma tendreſſe pour toi ſemble te faire horreur.
(Aux Soldats détachés.)
Vous, plus que mes enfants, voués à ma famille,
Au poſte de mon fils, allez, guidez ma fille.

THUSNELDE.

Vous m'inſpirez, grands Dieux ! & je vous obéis.
Giſelle, allons périr ou ſauver mon pays.

SCENE III.

ADELINDE *ſeule.*

PRÉPARE-toi, mon fils, à ſaiſir la couronne ;
Tu n'as qu'à faire un pas pour monter ſur le trône.
Va, je mourrai contente, après tant de ſoucis,
Si mes yeux un moment peuvent t'y voir aſſis.
Mais Flavius me gêne ; ah ! dans ſa triſte ivreſſe,
Comment me verra-t-il manquer à ma promeſſe ?
Il doit bientôt paroître ; il compte ſur ma foi.
Que je crains ſa préſence . . . ah ! Ciel, je l'aperçoi.
Ses reproches, ſes cris, ſes pleurs vont me confondre.

SCENE IV.

FLAVIUS, ADELINDE.

FLAVIUS.

ROME va triompher, & je peux t'en répondre.
Grace à mon triſte ſoin, tes vœux ont réuſſi ;
Qu'as-tu fait pour les miens ? ta fille eſt-elle ici ?
Je viens de mon forfait chercher la récompenſe.

ADELINDE.

Regarde ton ouvrage, avec plus de conſtance.
De tes ſoins je ſuis prête à te récompenſer :
Mais on combat encor ; voudrois-tu commencer,
Dans un moment ſi triſte, une union ſi belle,
Et n'avoir pour témoin qu'une nuit ſi cruelle ?
Cet inſtant deviendroit fatal à ton amour.
Attendons que varus, la victoire & le jour. . .

FLAVIUS.

Je n'attends que Thuſnelde & ſa main qui m'eſt due;
Je l'ai trop achetée & tu me la vendue.
Voici le lieu, l'inſtant que toi-même as choiſis,
Pour me donner ta fille & me nommer ton fils.

ADELINDE.

Tu l'es; je ſuis ta mere; écoute, ſois tranquille.

FLAVIUS.

Quoi! Thuſnelde avec toi n'eſt pas dans cet aſyle?
Quoi! lorſque j'ai rempli tous mes engagements...

ADELINDE.

Songe que mon effroi.....

FLAVIUS.

Je ſonge à tes ſerments.
Trahis-tu ton complice? Aux forfaits enhardie,
Etendrois-tu ſur moi ta noire perfidie?

ADELINDE.

Arrête, Flavius; ceſſe de t'occuper
De ces triſtes ſoupçons que je vais diſſiper.

FLAVIUS.

Parle, appelle Thuſnelde. Il eſt temps qu'elle vienne;
Il faut que je la voie & que je l'entretienne.
Il faut que ſon aſpect ſoulage mes tranſports,
Ecarte ma triſteſſe & chaſſe mes remords.

ADELINDE.

Ah! reprends tes eſprits!

FLAVIUS.

J'ai ſervi ta famille;
Tu me manques de foi; je ne vois point ta fille.
Tout m'abhorre & me fuit. Quelle affreuſe clarté
M'éclaire dans l'abyme, où tu m'as écarté.

ADELINDE.

Je ne te trompe point....

(On voit paſſer dans le lointain, à travers les arbres, à la lueur de quelques torches, des bleſſés & des morts portés ſur des brancards. Segiſmar eſt au nombre de ces derniers, & ſon corps doit être tranſporté de maniere que

l'on puiſſe le diſtinguer & le reconnoître plus aiſement que ceux des autres.)

Voici ce cruel obſtacle,
Ces bleſſés, tous ces morts...

FLAVIUS.

Pour moi, Dieux, quel ſpectacle!

ADELINDE.

A ces funebres feux deſtinés aux tombeaux,
Voudrois-tu de l'hymen allumer les flambeaux?
L'amour endurcit-il ton ame douce, humaine?

FLAVIUS.

O mes Concitoyens!... quelle frayeur ſoudaine?
Où ſuis-je?... je frémis... ſurmontons mon effroi.
(*Il reconnoît ſon pere*) (*en revenant ſur ſes pas.*)
Avançons... Dieux, que vois-je? ô terre, engloutis-moi

ADELINDE.

Flavius, ô mon fils!

FLAVIUS.

Que dis-tu? fuis, perfide;
Mon pere eſt mort, évite un monſtre, un parricide.
Ah! ſans ma trahiſon, ſans mes lâches amours,
Il vivroit, mon courage eût défendu ſes jours.
J'ai pu l'abandonner, me couvrir d'infamie,
Pour ſuivre, pour ſervir ſa mortelle ennemie.
Tes ruſes déſormais ne peuvent m'éblouir.
Je vois mes attentats; ne crois pas en jouir.
Si mon frere eſt vaincu, j'aurai du moins la gloire
D'arracher au vainqueur les fruits de ſa victoire.
Les bataillons détruits vont être remplacés;
J'enflammerai les cœurs que ma voix a glacés.
Je vais tout réparer; va, les Troupes ſéduites
Quitteront le vil poſte, où je les ai conduites.

ADELINDE.

Ta voix qui les a fait ſortir de leur devoir,
Pour les y ramener, a trop peu de pouvoir.

(*Flavius ſort avec indignation.*)

Mais, va, mene à Varus de nouvelles victimes,
Et cours accroître encor ſes lauriers & tes crimes.
Qui vient?....

SCENE V.

GISELLE, ADELINDE.

ADELINDE.

C'Est toi, Giſelle. Et ma fille ? ah ! pourquoi
Seule, ici, ſans Thuſnelde ....

GISELLE.

Ecoute & tremble.

ADELINDE.

Moi.

GISELLE.

Toi, tu ſeras bientôt & ſans fils & ſans fille;
Les tyrans que tu ſers détruiront ta famille.

ADELINDE.

Parles-tu des Romains ? ils ſont trop généreux.

GISELLE.

Crains tout pour tes enfants.

ADELINDE.

Q'ai-je à craindre pour eux ?

GISELLE.

Ce n'eſt pas de leur part que je viens t'en inſtruire.
Tu connois ton projet ; ils veulent le détruire.
L'un & l'autre ſaiſis d'un tranſport belliqueux,
Vont ſauver les Germains, ou ſe perdre avec eux.
J'ai vainement tenté d'effrayer leur audace,
L'héroïque vertu dont ils ſuivent la trace....

ADELINDE.

Quelle eſt cette vertu qui ſe laiſſe emporter
A trahir mes deſſeins, à les faire avorter ?
Qu'ont-ils faits ?

GISELLE.

Si tes yeux de ta fille inquiete
Dans la route avoient vu l'ardeur ſombre & muette....

A peine nous touchions au porte de ton fils,
Elle rompt le ſilence, il répond à ſes cris ;
il accourt : *c'eſt ma ſœur, c'eſt ſa voix qui m'apelle.*
Non, c'eſt la liberté, ſecourons-la, dit-elle :
Peux-tu voir les exploits, la mort de ces Héros,
Sans maudire ta vie, & ton lâche repos?
Alors de quelques chefs l'armure abandonnée
Se préſente aux regards de la ſœur indignée.
Elle oſe s'en ſaiſir ; frappé de ſa grandeur,
Le frere ſent en lui naître la même ardeur.
Je les ai vus tous deux dépouiller leur parure,
Et paroître ſoudain revêtus d'une armure.
Quoi ! dit-elle, *nos mains épargnent nos tyrans?*
Voyez vos citoyens, vos amis vos parents ;
Qu'ils combattent : & nous, ſommes-nous donc moins braves?
Voulez-vous un moment reſter encore eſclaves?
Cet aſpect d'une femme & d'un Pontife armés,
En guerriers, en Héros, tout-à-coup transformés,
Etonne tout ce poſte, y jette un trouble étrange.
D'abord un petit nombre à leurs côtés ſe range,
Ils enflamment le reſte ; ils ſont prêts à partir ;
Et peut-être trop tard je te viens avertir ;
Mais voici l'Officier . . .
(*Le jour commence à paroître.*)

SCENE VI.

UN OFFICIER CHÉRUSQUE, ADELINDE, GISELLE.

ADELINDE *à l'Officier.*

C'Eſt toi qui l'as conduite ;
De ſon emportement, parle, apprends-moi la ſuite.
Thuſnelde ! eſt-il poſſible ?

L'OFFICIER.

L'OFFICIER.

Elle a tout entraîné.
Le parti des Romains contre eux eſt déchaîné.

ADELINDE.

Fille & ſœur ſans tendreſſe, elle trahit ſa mere;
Et dans ſa trahiſon précipite ſon frere!
Qu'allez-vous devenir, audacieux enfants?
Pourrez-vous échapper aux glaives triomphants?
Vous aimez mieux périr ... ils périront ſans doute.

L'OFFICIER.

Thuſnelde de Varus promettoit la déroute,
Alors qu'elle apperçoit Flavius qui la joint.
Arrête : que veux-tu? lâche, n'approche point.
Ah! je me rends, dit-il, *à tes vertus ſublimes,*
Souffre qu'à tes côtés je répare mes crimes.
Flavius défendra juſqu'au dernier moment
Nos Dieux, la liberté, tes jours & ton Amant.—
Ton repentir me plaît; viens, dit-elle. A ma vue
Comme un trait auſſi-tôt Thuſnelde eſt diſparue;
Sa main des ennemis montroit les étendards,
Aux Soldats qu'entraînoient ſa voix & ſes regards;
Soudain elle s'élance; & le plus intrépide
Ne ſuit qu'avec effort ſon courage rapide.
Peut-être ſon grand cœur a déjà triomphé;
Du feu qui l'animoit tout étoit échauffé.

ADELINDE.

Inſenſible aux grandeurs que Rome lui prodigue;
Pour m'en ravir le fruit, mon fils même ſe ligue!
Ma fille! Flavius! ... Dieux! voilà de vos coups.
Vous rendez tous les cœurs barbares comme vous.

GISELLE.

O vous, dont tôt ou tard les vengeances éclatent,
Grands Dieux! ſongez à moi, j'ai des fils qui combattent!
Ah! de quelles clameurs retentiſſent ces lieux?
(*On voit paſſer quelques Romains.*)

L'OFFICIER.

Quel tumulte confus! qu'annonce-t-il, ô Dieux?

Eſt-ce notre défaite ? eſt-ce notre victoire ?
Ah ! j'ai part à la honte & non pas à la gloire.

SCENE VII.

LE CHEF DES CATES *ſuivi des ſiens*, ADELINDE, GISELLE, L'OFFICIER.

A l'aſpect des Cates, les Chéruſques qui accompagnent Adelinde, & qui ſont au fond du Théatre, s'avancent ſur le devant du côté où ſe trouve leur Officier.

LE CHEF DES CATES *à ſa troupe qui arrive en déſordre.*

DE nos fiers ennemis l'eſpoir eſt confondu.
Hâtez-vous & courez ſur le reſte éperdu
De ces Eſclaves prêts à devenir nos maîtres.
(*En appercevant les Chéruſques.*)
Mais que vois-je ? frappez, exterminez ces traîtres.

GISELLE *en ſe jetant au devant des Cates.*

Vos bras ne ſont-ils point aſſez enſanglantés ?
Suſpendez vos fureurs, ô Cates, arrêtez.
Punir des Citoyens, vous, étrangers ! vos titres
Sont d'être leurs vengeurs, & non pas leurs arbitres.

LE CHEF DES CATES.

Soldats, ne frappez point, vous êtes des héros.
Tout traître doit périr par la main des bourreaux.
Qu'on les ſaiſiſſe tous ; que tous chargés de chaînes
Attendent du vainqueur les vengeances prochaines.

ADELINDE *tandis qu'on enchaîne l'Officier & ſes Soldats.*

Tu fais charger leurs mains de fers injurieux.
Eh ! qu'auroit fait de plus varus victorieux.

LE CHEF DES CATES.

Malheureuſe, voilà celui que tu regrettes :
Cache mieux les tranſports de tes fureurs ſecretes.

Quoi ! tu ne trembles pas ?
(Sigiſmond paroît porté par des Soldats.)
Vois ton fils expirant.
Ton cœur à cet aſpect eſt-il indifférent ?

SCENE VIII.

SIGISMOND *mortellement bleſſé*, ADELINDE, LE CHEF DES CATES, L'OFFICIER CHERUSQUE *enchaîné.*

ADELINDE.

SIGISMOND, ah ! mon fils, toi, la triſte victime...

SIGISMOND.

Je t'ai trop obéi, ma mort eſt légitime.

ADELINDE.

Si ton obéiſſance eût ſecondé mes ſoins,
De ta perte mes yeux ſeroient-ils les témoins ?
Tu meurs ? tu ſerois Roi.

SIGISMOND.

C'eſt un crime de l'être,
Quand le Ciel pour régner ne nous a pas fait naître.
Je meurs pour ma patrie. Heureux ſi par ma mort,
Je garantis vos jours d'un plus funeſte ſort !
(On entend des cris de joie & le bruit des trompettes.
Arminius s'avance ; & du moins mon oreille
Entend de ſon triomphe annoncer la merveille.
Les Dieux, dont je me ſuis attiré le courroux,
Raviſſent à mes yeux un ſpectacle ſi doux.

ADELINDE.

O mon fils !... il expire.
(On emporte Sigiſmond ; & le bruit des trompettes & les cris de VICTOIRE *recommencent.*
O ſons pour moi terribles !
Ah ! qui me vengera de ces vainqueurs horribles ?

SCENE IX.

ARMINIUS *précédé de pluſieurs Officiers qui portent l'armure de Varus, & les aigles priſes ſur les Romains;* LE CHEF DES CHAUQUES, LE CHEF DES BRUCTERES, LES ACTEURS PRECEDENTS.

ARMINIUS.

DIEUX! votre Peuple eſt libre & n'eſt plus avili.
L'eſpoir qu'il a conçu, vous l'avez accompli.
Ecartez à jamais loin de la germanie
Tous les maux qu'après ſoi traîne la tyrannie.
Vous avez dans leur ſang éteint ſes défenſeurs;
Nous ne gémiſſons plus ſous de fiers oppreſſeurs.
A ces chênes ſacrés attachons leur dépouilles;
Ils la purifieront de l'horreur qui la ſouille.
(*En montrant l'armure de Varus.*)
Celui dont cette armure enivroit la fierté,
Oſa s'en revêtir contre la liberté.
(*En regardant les aigles.*)
Aigles fieres jadis, maintenant abattues,
Demeurez & rampez aux pieds de ces Statues:
Que votre chûte apprenne à la poſtérité
Ce que peut la valeur & la fidélité.
O vous, qui n'êtes plus; Héros, que la victoire
Et la mort ont couverts d'une immortelle gloire,
C'eſt au Ciel à payer tant d'exploits fructueux;
La terre a maintenant moins d'hommes vertueux.
L'adverſité s'étend ſur un jour ſi proſpere;
Moi, la Patrie & Vous, nous perdons tous un pere.
Ce Prince Citoyen, Ségiſmar eſt tombé.
Sa vertu, ſa vieilleſſe ont enfin ſuccombé
Sous les coups d'une main jeune & non plus vaillante,
Que n'a pu repouſſer la ſienne défaillante. —

Mais ceſſons de gémir ; ſuſpendons nos douleurs,
Je crois ouir ſa voix qui comdamne nos pleurs :
Ses manes ſatisfaits veillent ſur nos cabanes.
Rome n'a plus ici d'admirateurs profanes.
Nous triomphons... mais toi qui nous fais triompher,
Dont le courage mâle a ſu tout échauffer,
Pourquoi ne viens-tu pas, illuſtre & digne femme,
Recevoir le tribut qu'on doit à ta grande ame ?
Je vous vois interdits... Ah ! parlez, quel malheur....

LE CHEF DES BRUCTERES *en s'approchant d'Arminius.*

Contre nos ennemis on dit que ſa valeur,
Qui s'eſt trop obſtiné au ſoin de les pourſuivre,
L'a miſe dans les fers, dont elle nous délivre.

ARMINIUS.

Thuſnelde priſonniere ! ah ! nous n'avons rien fait.
Hâtons-nous d'achever un triomphe imparfait.
Retournons au combat, ou plutôt à la gloire
D'une plus importante & plus prompte victoire :
Courons ſauver Thuſnelde....

(*Arminius fait quelque pas, & les autres font un mouvement pour le ſuivre.*)

SCENE X.

FLAVIUS, LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

ARRÊTE, Arminius.

Je ſuis digne de toi ; reconnois Flavius.
Aux derniers des Romains j'ai fait rendre les armes.
J'ai fait plus ; de l'amour j'ai ſu vaincre les charmes ;
J'étois dans l'eſclavage, & je viens d'en ſortir.
Rends-moi ton amitié due à mon repentir.
Séduit par la tendreſſe, & trompé par la Ruſe....

ARMINIUS.

Va, ton Chef te pardonne, & ton frere t'excuſe.

Mais Thuſnelde.... ſuis-moi.

FLAVIUS.

Les Dieux, mon Général,
Qui viennent de confondre un ennemi fatal,
Mais qui vouloient te faire acheter la victoire,
Ne te la vendent pas ſi cher que tu peux croire.
Deux eſcadrons, trois fois prêts à nous accabler,
Sous nos traits à la fin forcés de reculer,
Avec eux en fuyant entraînoient une proie,
Qui dans leur déſeſpoir eût mêlé trop de joie.
Je les ai pourſuivis ; & mon heureux deſtin,
En reprenant ſur eux un ſi riche butin,
Acheve ton bonheur, & comble leur ruine.

SCENE XI & DERNIERE.

THUSNELDE *en habit de guerrier* ; LES ACTEURS PRÉCEDENTS.

FLAVIUS *qui s'avance vers Thuſnelde, qu'il prend par la main.*

APPROCHEZ, paroiſſez, belle & jeune Héroïne :
(*A Arminius.*)
Reçois des mains d'un frere ardent à te ſervir,
Cet objet vertueux qu'il vouloit te ravir.

THUSNELDE.

Il ſauve ton Epouſe, as-tu ſauvé ma Mere ?

ARMINIUS.

Elle eſt libre ; & ſa vie en ce moment m'eſt chere.

ADELINDE.

J'ai la tienne en horreur.

ARMINIUS.

Prends un cœur Citoyen ;
Qu'il ſoit l'ami du Peuple, & je ſerai le tien.

ADELINDE.

Que ce Peuple aveuglé qu'entraîne ta furie,

Reſte dans ſa miſere & dans ſa barbarie ;
De ſa férocité que les ſombres accès
Renouvellent ta rage, admirent tes ſuccès ;
Avec ſon propre ſang qu'il cimente ta gloire ;
Qu'il célebre ton nom ; qu'il ſouille ma mémoire ;
Qu'il me traite en eſclave, en Germaine ſans foi :
Va, je ſuis plus fidele & plus libre que toi.
Mon cœur chez les Romains n'a pas puiſé leurs vices ;
Je ne leur ai jamais conſacré mes ſervices ;
Je ne les ai pas vus envers moi généreux
Pour mépriſer leurs dons & les tourner contre eux.
Tu rougis.

ARMINIUS.

Ce n'eſt pas de tes vaines injures.
Mais tu bleſſes ce Peuple ; entends-tu ſes murmures ?
Tremble que ſon courroux....

ADELINDE.

Qu'il ſe hâte, il eſt temps.
Qu'il prononce l'Arrêt de ma mort que j'attends.
Que ma grace par toi ne me ſoit pas offerte ;
Ah ! je l'accepterois pour conſpirer ta perte.

THUSNELDE.

O Peuple, ô mon époux, pardonnez aux tranſports
D'un moment de fureur que ſuivront les remords.

ADELINDE.

Des remords ! moi ! de ſang ſi ta gloire aſſouvie
Aux vertus de ton ſexe eſt encore aſſervie,
C'eſt à toi d'en ſentir & la honte & l'horreur.
Oſes-tu demander grace pour ma fureur,
Quand la tienne, feignant d'être en pitié changée,
Comble le déſeſpoir où tu me vois plongée.

THUSNELDE.

Ah ! ma mere....

ADELINDE.

Ta mere... ô Ciel !... tu n'en as plus.
Oublie un nom, des nœuds qui te ſont ſuperflus ;
Ton cœur n'en a jamais, dans ſon indépendance,
Connu la ſainteté, les droits ni la puiſſance.

J'avois des partiſans & de nombreux amis;
Grace à ta grandeur d'ame, ils ſont mes ennemis.
Elle a ravi le jour & le trône à ton frere;
Tu l'as ſéduit... crois-tu ſéduire auſſi ta mere?
Enflamme, entraîne encor par un charme fatal
De tes fiers Citoyens l'héroïſme brutal;
Continue, en marchant ſur de ſi nobles traces,
A mériter le cœur qui cauſe mes diſgraces.
Tous les deux contre moi reſtez toujours unis.
Tu veux qu'on me pardonne; — & moi, je te punis.

(*Elle ſe tue, Thuſnelde jette un grand cri, & la toile ſe baiſſe.*

Fin du cinquieme & dernier Acte.

67279